

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

JUILLET 1896

{ ADMINISTRATION:
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

LA FOLIE ET LA MORT AUX CHAMPS, <i>Mme Dandurand.</i>	CORRESPONDANCES,
TROIS SOUVENIRS, <i>Alphonse Daudet.</i>	ICI ET LA,
NOTES D'UN MONDAIN, <i>Muscadin.</i>	CE QUE FEMME VEUT,
L'AMOUR SOMMEILLE, <i>Mme Duval-Thibault.</i>	LE FÉMINISME CHRÉTIEN, <i>Marie Maugeret.</i>
LA VOCATION DE GOUNOD, <i>Francisque Sarcy.</i>	LA MODE, <i>Henriette d'Orvalle.</i>
UNE LETTRE INÉDITE DE M ^{ME}	MISS CONSTANCE GORDON CUMMING, <i>Marie Dronsart.</i>
DE POMPADOUR, <i>Marquise de Pompadour.</i>	UNE JOURNÉE DE LA GRANDE CATHERINE, . <i>Catherine II.</i>
	LETTRÉ D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE,

La Folie et la Mort aux Champs

Nous nous étions blottis pour un mois de l'été dans un hameau perdu du bas du fleuve: une poignée de maisons éparpillées sur une étroite bande de terre entre la chaîne de montagnes et l'eau. Nul horizon, hormis vers le nord, au delà de l'autre rive lointaine, un ciel d'un bleu cru—terni tantôt de flocons blancs, tantôt d'une gaze grise par l'haleine froide de la mer—et coupé par la crête des Laurentides: cortège sombre qui accompagne jusqu'au bout de son voyage, le roi des fleuves.

Comme effrayé par l'élan sauvage des flots, par la menace continuelle de leur grande voix, le village s'est refoulé sur la dernière ondulation des monts qui l'enserrent comme en une prison. Une vaste lagune le défend des éclaboussures des formidables marées. La plage pourtant se hérissé à certains endroits d'éclats de roc accumulés en désordre comme des barricades. Les vagues furieuses se fendent aux arêtes vives de ces obstacles et les couvrent d'écume.

C'est dans l'abri peu hospitalier qu'offraient ces débris de rochers, concassés et laissés là dans le même état depuis des siècles par je ne sais quel cataclysme ancien, que notre joyeuse troupe allait à marée basse prendre son bain quotidien. Encore fallait-il aller le chercher cet abri peu commode à un mille de notre hôtel, soit en voiture sur une route construite par les pêcheurs à travers

la lagune, soit à pied quand la terre glaise pouvait nous porter.

Personne ne se plaignait des difficultés de l'expédition. Pour une nombreuse compagnie décidée à s'amuser tout devient sujet de rire. D'ailleurs, le trajet accidenté à l'*Net*, (c'était le nom donné par les gens du pays à notre repaire nautique) était le seul exercice de la journée pour ceux que le tennis et le croquet en plein soleil n'avaient pas le don de séduire. Sans cela, livrés que nous étions aux plaisirs de la lecture et de la conversation, nos corps auraient risqué de s'ankyloser.

Les enfants, déjà revêtus de leur costume de bain, les bras et les jambes nus, couraient devant nous sur la route conduisant à la plage. Quand ils avaient pris de l'avance, ils s'arrêtaient hale-tants, comme de petits chiens fous, et nous attendaient assis dans l'herbe bordant le fossé. Nous rencontrions de rustiques équipages dont les conducteurs surpris et égayés, criaient aux fillettes et garçonnets confondus dans l'uniformité du costume.— "Bonjour petits matelots!" Animés par la marche et le plaisir, nous arrivions en excellente condition pour recevoir la douche glaciale qui ravigotte. On en rapportait pour le dîner, un appétit désastreux et comme effet général, une provision de santé qui nous dura six bons mois après notre rentrée en ville.

Nous fûmes accueillis, une fois, en abordant le rocher, par des éclats de voix étranges qui partaient de l'une des anfractuosités formant comme des cellules naturelles, fort utiles pour la toilette du bain. Nos petits éclaireurs aperçurent les premiers un homme d'aspect farouche gesticulant avec colère et criant d'une voix menaçante :

— Ah te voilà, *traîtreuse*, depuis le temps que je t'attends ! Te voilà donc maudite ! Viens ! Viens ! Ah, on va voir ce que tu apportes infâme beuglante !

A la vue de ce spectacle peu rassurant, la jeune armée se replia en désordre, mais la garde masculine s'avança. Voyant l'énergumène s'escrimer devant une intercolutrice invisible quelqu'un lui enjoignit de s'éloigner. Le grand diable se mit alors à descendre à grandes enjambées en clamant toujours. " Ah ! la mer est à tout le monde... Vos gars viennent se déchirer les pieds sur ses cailloux pointus, moi je viens lui demander ma nourriture. C'est ma mère cette maudite-là ! " Et nous l'entendions murmurer tandis qu'il fuyait sur la grève en montrant le poing à la marée qui s'avancait avec un doux bruissement.

— Monte, gueuse ! monte encore ! On nous apprend par la suite que c'était un pauvre fou, vivant du fruit de sa pêche.

Un jour nous entreprîmes notre odyssée quotidienne sous les auspices d'un ciel pur et chaud. Ceux-là sont les plus traîtres. Nous atteignions à peine le but de notre voyage en effet, qu'un nuage d'encre apparût vers le nord. Rapidement, il s'avancait comme éperonné par l'aquilon et tendait un voile de crêpe sur le ciel bleu. En grande hâte nous reprîmes nos vêtements pour regagner sinon l'hôtel, du moins un asile plus sûr que l'abrupte falaise. Les premiers prêts se jetèrent dans l'une des voitures, et le conducteur en fouetta le cheval sans répit, jusqu'à ce que nous ayions atteint la lisière d'un champ. Pendant que notre équipage retournait chercher le reste de nos compagnons, le groupe dont je faisais partie traversa le champ en courant pour arriver à une pauvre maisonnette.

Tout le temps la nature s'assombrissait, jamais je ne vis ciel si noir, ni apprêts aussi formidables. Les cyclones dévastateurs sûrement n'ont pas de préludes plus sinistres.

Nous arrivâmes hors d'haleine à la chaumière qui nous offrait un abri — bien précaire nous semblait-il.

Cette maison comme la plupart des habitations de nos paysans se composait de deux pièces : la cuisine et la *chambre*. Dans la première, une jeune fille parée d'une robe de cachemire rouge se berçait près du poêle éteint ; une autre femme qui semblait son aînée surveillait avec intérêt, de la fenêtre, la manœuvre d'un esquif tentant d'aborder là-bas sur le fleuve moutonneux. Une troisième personne, la mère, vêtue d'un court jupon de bure grise et d'un mantelet, voyageait continuellement de la cuisine à la pièce du fond dont nous n'apercevions par la porte entr'ouverte, que la commode ornée d'un bouquet en papier et de deux chandeliers de plomb.

D'un geste silencieux et sans prendre la peine de nous procurer des sièges, on nous accorda l'hospitalité que nous demandions. La femme à la fenêtre et celle qui allait et venait ne semblèrent même pas s'apercevoir de notre présence.

Leur colloque au sujet des hommes qui essayaient d'atterrir, continua.

— Ils peuvent pas accoster à l'Ilet, s'exclama la première, les v'la qui revirent pour tâcher d'échouer à l'est !

La mère qui venait d'enlever une serviette blanche sur la commode, souleva le papier qui voilait la croisée de la chambre.

— Le vent est tourné *suroit* s'écria-t-elle, gagnée par l'émotion de ce drame, familier pourtant, des pêcheurs fuyant devant la tempête. Pourvu qu'il les repousse pas au large !

— Non, la marée leu z'aide par chance ! reprit l'autre. Tiens les v'la qu'amarrent !

La jeune femme quitta son poste d'observation et leur conversation continua, indifférente.

Cependant le sinistre nuage fuyait au-dessus de nos têtes sans crever. Pendant une minute un souffle de tempête effleura le sol, et tout de suite du côté d'où était sorti ce paquet de ténèbres, une raie d'or apparût qui reprit lentement possession du ciel à mesure que s'éloignait le sombre voyageur.

Le rassérènement de l'atmosphère nous rendit la parole et la curiosité.

Le va-et-vient de la paysanne avait une signifi-

cation que nous devinions, je ne sais trop à quels indices.

— Vous avez quelqu'un de malade ? demandai-je à la jeune fille qui se berçait toujours.

— Oui, fit-elle simplement. C'est le père qu'a reçu les derniers sacrements.

Pas le moindre bruit, pas un soupir cependant ne trahissait la souffrance d'un être qui va mourir de l'autre côté de la cloison.

Une sorte de fascination me retenait maintenant dans cette cabane où s'accomplissait avec une simplicité qui le rendait plus poignant encore, le drame d'angoisse. Comme pour répondre à mes conjectures intérieures la ménagère en revenant pour s'asseoir dans la cuisine, laissa derrière elle la porte grande ouverte.

Je pus voir alors sur un lit dont les couvertures n'étaient pas défaites, un vieillard vêtu d'une chemise et d'un pantalon de la bure grise qu'on appelle "étoffe du pays." Ses mains exsangues reposaient sur sa poitrine ; ses pieds étaient posés à plat sur la courte-pointe, ses jambes repliées, les genoux en haut. Pas un muscle ne bougeait sur la figure de cire du moribond qui semblait déjà glacé dans l'immobilité du dernier sommeil.

L'auguste beauté de la vieillesse avec la majesté de la mort me montraient ce pauvre vieux, agonisant dans le silence et la paix comme un saint Joseph des tableaux d'église. Une impression de solennité ennoblissait pour moi la banalité de l'humble chambre. La poésie tragique, l'horreur du grand mystère en train d'y opérer son éternel renouvellement dans la demi-obscurité, me faisait tressaillir d'une émotion profonde.

— De quoi souffre-t-il ? demandai-je à voix basse, qu'est-ce qui le fait mourir ?

— Y aura après-demain huit jours qu'il est allé pêcher avec les hommes, répondit la plus âgée des

femmes, sans s'inquiéter de modérer le ton de sa voix ; i'ont eu de l'orage. *Le père* est resté toute l'après-midi avec son butin mouillé sur le dos. Ça y a occasionné un mal de poitrine. Par moment c'est comme s'il étouffait. Monsieur le curé dit qu'il passera dans la prochaine crise.

— Si i'pouvait pas passer c'te nuit au moins, reprit sur le même diapason la jeune fille à la robe rouge ... Moi qu'a peur des morts, je pourrai plus dormir !

— Votre grand-père est sourd ? hasardai-je.

— Oh non ! répliqua la mère, en se renversant sur le dos de sa chaise pour jeter un coup d'œil à son malade. I'était bien alerte pour son âge. Si c'avusse été que c'taccident là, i'aurait encore vécu longtemps !...

En retournant seule à l'hôtel je réfléchis-sais à la placidité de ces paysans, devant la mort que nous ne pouvons envisager sans effroi...

N'est-ce pas là le commencement de leur récompense ? Ces âmes simples, ces parias humains, ces êtres inconsciemment héroïques qui subissent sans révolte tout le poids de la malédiction attachée à notre planète, voient dans le passage du Styx une délivrance. Ils entrent dans la vie meilleure par une transition dont l'habitude d'endurer adoucit la rigueur. Ils n'ont rien à regretter dans ce monde, et la candeur de leur foi illumine d'une aurore céleste le seuil de l'éternité.

Heureux les pauvres ! Heureux les simples !

Nous repassâmes le lendemain devant la maison qui nous avait servi d'asile. Sur le chambranle de la porte, à l'extérieur, une boucle de crêpe fanée et sans pendants, était clouée.

La dernière crise avait délivré l'âme du pauvre vieux. L'habitation qui avait été la sienne en paraissait ni plus triste ni plus gaie...

Mme Dandurand.

Trois Souvenirs

Le maître écrivain Alphonse Daudet vient de publier, dans la jolie collection Guillaume, une nouvelle série de souvenirs. Nous en détachons quelques pages saisissantes — un épisode de la guerre de 1870 :

LE FORT DE MONTRouGE.

Le Paris du siège, au matin du 31 octobre.

Dans le brouillard froid, Saint-Pierre-de-Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine, et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du Sud. Comme aide-de-camp de l'amiral La Roncière, de Vilers, presque tous les

matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontrants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte-là... Qui vive ?

— Service de la marine.

La porte de Montrouge, tout embastionnée engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entrebâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'il me cache ? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul ? Je vais le savoir sans doute...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élançe en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : sale bête ! une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires ?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien se dire ; et seulement vers l'avancée du fort Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé. Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie :

— Terre !... terre !... Une voile !... Sauvés !... Embrassons-nous ! Vive la France !

Il y avait de tout cela dans ce beau nom du trouper versailles, et tout à coup voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne ; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérêts bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin d'une marche interminable sur un chemin de ronde, gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir ; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous :

— Eh bien ! messieurs les terriens ?

Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

— Bazaine s'est rendu...

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre ; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous venez de prendre, vous tous, Desprez, Kiesel, Carvès, Taisset, tombés depuis sur ce bastion No. 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

Ah ! ce bastion No. 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet de la vigie sonnait sans relâche.

— On n'a pas le temps de se garer ! disaient les servants de pièce en tombant.

Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées à l'abandon. Plus une pierre debout aux deux corps de logis de l'entrée ; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous les blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait entrer le

capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord — comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonnières, qui avait eu l'épaule emportée par un obus.

— Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blêmie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il ?

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à la longue tête exaltée debout en face de lui.

— Il y a... — oh ! le malheureux, que c'était donc pénible à dire !... — il y a qu'en arrivant sur le bastion, le feu... eh bien ! le feu m'a surpris. J'ai eu peur là... Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'avais jamais fait la guerre ; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils disent ; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendu rire... Depuis ç'a été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'ira jamais. Une chanson cricule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanchu... mais vous la connaissez sans doute ?... Partout où je passe, moi je l'entends, cette chanson, ou je m'imagine l'entendre... Ah ! bon Dieu ! ... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir !

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, le bruit sourd de la mer sur les brisants. A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière ; et la petite lampe dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

— De L..., mon ami, vous êtes fou, je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là.

Le pauvre diable se défendait, il avait honte ; mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la défendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord ; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté ? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus ? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait :

— Vous m'entendez bien, de L..., personne...

Nos marins qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large, lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuaud, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue ? Cette leçon, nous en avions tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... ne vous tracassez donc pas pour des fadaïses. Vous êtes un excellent officier, que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrin qui tienne, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci, mon commandant.

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain ? C'est probable. Des témoins ont affirmé que pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du bastion. Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : " Arrive donc..." elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

De L... en était là ; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnant, tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche, se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts, par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espacer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous, piquaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur étréignait

la gorge à l'aise cependant sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés.

— Si on faisait un bâtonnet, en attendant?... proposa un fusillier de la flotte, un tout jeune.

On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, de vrai, ils n'avaient pas le cœur à ça.

Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonniers, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille, et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans sa forte main :

— Matelots je vous fais mes adieux...

Sa voix tremblait un peu, mais se rassurait à mesure...

— Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier

de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime ; j'espère que vous la lui rendrez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants !

Et ce fut fait, comme il avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit, deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire ; mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie, et moins héroïque peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine, plus de notre temps que de l'autre.

Alphonse Daudet.

Notes d'un Mondain

PENSÉES INTIMES.

J'assistais l'autre jour à un *luncheon* donné par Léonie.

Parmi ses invités figurait, outre Hélène Blandford, sa très chic amie (laquelle croit avoir mis le sceau à sa réputation d'élégance en prenant un mari anglais) et quelques autres *figure heads* de notre "haute société," M^{lle} de Lafontaine, la charmante artiste qui a le mérite de soutenir avec ses leçons de piano, son père infirme et ses deux frères cadets.

Peu après notre sortie de table cette jeune personne—la seule vraiment de notre société à part mon beau-frère, qui put se prévaloir de quelque occupation sérieuse (je l'avoue à notre confusion, car nous étions là trois hommes)—vint prendre congé de son hôtesse en s'excusant avec une gracieuse simplicité de s'arracher aux douceurs de son hospitalité pour courir au devoir.

Après l'avoir, comme étant de la maison, reconduite jusqu'à la porte, je rentrai au salon pour entendre la précieuse Hélène gronder doucement Léonie : leur ancienne camaraderie du couvent leur donne le droit de tout se dire.

— Comment ! elle part sans nous avoir rien joué, avait dit Mistress Blandford en suivant la fugitive d'un regard hautain et sans cesser d'agiter d'un geste souverain son éventail de plumes ; quelle était donc sa raison d'être ici ?

Un sourire général appuyé d'un petit grogne-

ment approbateur de l'aristocrate, insignifiant et correct Bob Martial prouva à ma pauvre sœur que son amie avait exprimé le sentiment de tous.

— Je m'imaginai qu'*au moins* elle allait nous régaler de l'une de ses exquises berceuses...

— Qu'elle compose elle-même, interrompit Léonie avec sang-froid.

— Il est vrai qu'elle a infiniment de talent !... risqua Bob en fixant le bout aiguisé de ses escarpins vernis. On sentait à l'hésitation de sa voix qu'il s'était poliment arrêté au moment d'articuler un *mais* de blâme.

D'ailleurs notre hôtesse ne lui aurait pas donné le temps de finir, puisqu'elle complétait inopinément sa phrase par ces mots :

— Ce dont la plupart d'entre nous ne peuvent se vanter !

"Les *artists* !" *T'is our hostess last fad* ! prononça du fond de son fauteuil, M. Blandford, qui n'avait pas encore dit un mot depuis son dernier verre de bourgogne.

— *Now, don't you think Harry*, reprit sa femme, *that Léonie has the most original ideas* !

— *You'r awfully kind to say so* répartit l'incriminée avec son parti pris de tranquille insensibilité.

— Non, c'est vrai, tu es impayable ! continua Hélène.

— Impayable ! répéta le beau Bob.

— Inquiétante même ! n'est-ce pas Martial ? dit mon beau-frère, peu convaincu.

— Je commence à croire ce qu'on dit, fit la petite voix appartenant à cette tête de linotte de M^{me}. Renaud ; que tu es une socialiste.

— Et qu'est-ce c'est qu'une socialiste, ma pauvre Hermine ?

— Une socialiste ? mon Dieu c'est quelque chose de dangereux — qui veut tout changer... mettre les servantes à notre place, et nous, à la place des hommes ! Est-ce que je sais ! Une espèce de franc-maçonne, quoi !

— Grands dieux Hermine, tu me fais peur !

— Moques-toi tant que tu voudras, conclut la petite femme qui n'est pas très forte pour défendre les idées, qu'elle n'a pas ; mais voilà toujours ce qu'on dit de toi : que tu es une socialiste !

— C'est au point, recommença Héléne, que quand on vient ici, on se demande toujours dans quel guêpier on tombera. Un jour c'est l'hôtel de Rambouillet — à la bonne heure ! — le lendemain c'est un bureau de placement ; d'autres fois c'est le conseil de l'hôpital. Et bientôt, avec ta nouvelle lubie pour les artistes, nous aurons "la classe du conservatoire." Ce sera très beau — et très ennuyeux.

— Puis tenez, moi, de luncher à côté de gens qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, reprit Robert Martial qui parle toujours le premier de son inutilité afin de prévenir les quolibets, ça me coupe l'appétit net !

— Fais donc au moins une petite exception, suppliai-je, en faveur de M^{lle} de Lafontaine qui l'a si joli, le front.

— Ah, la beauté ne fait rien à l'affaire ! répondit l'impitoyable dandy. Ce système-là nous mènerait loin.

— Oui ; j'ai ma femme de chambre qui est très jolie... cria la petite Renaud.

— Eh bien ! eh bien, mesdames et messieurs ! s'écria à la fin Léonie qui avait jusque-là admirablement tenu tête à la ligue de ses très intimes contre son hospitalité trop généreuse... Tout ce débordement pour ma pauvre petite amie ! qui — respect dû à la compagnie — a plus de mérite et plus de talent que nous tous, pris ensemble.

— Ah, si tu vas par là, intervint Héléne il y a encore ma cuisinière qui élève des neveux et niè-

ces et qui, par surcroît, fait des beignets soufflés bien mieux que je ne saurais les faire. Voilà qui s'appelle du mérite et du talent. Vas-tu pour cela me la donner pour voisine à ton prochain dîner ?

— Mes amis, après avoir été injustes, cruels même, vous devenez absurdes. Que sommes-nous donc, dites-moi, pour repousser comme indignes de nous des gens d'une origine et d'une éducation identiques à la nôtre, ayant en moins l'argent et en plus une supériorité intellectuelle ? La libéralité des rois à l'égard de ces gens-là ferait rougir notre intransigeance de petits bourgeois parvenus !

— Parvenus, tant qu'on voudra ! retorqua Bob avec animation ; l'aristocratie en Amérique, au fond ne se compose que de ça. Mais justement ceux qui sont au haut de l'échelle n'y sont pas arrivés sans peine. Vous leur reconnaissez toujours une certaine supériorité d'avoir su se hisser jusque-là, à l'exclusion de la masse. Eh bien, est-ce une raison pour les humilier et pour leur préférer ceux qui sont restés en bas ?

L'ami Martial était justement tombé dans son élément en discutant une question d'étiquette et de préséance. Il fait autorité en cette matière et l'on sent, au ton dont il la traite, qu'il est fort de sa compétence.

— *Quite so ! Quite so !* murmura M. Blandford, secoué de sa torpeur congestionnée par l'éloquence de Bob.

Mais le *socialisme* de Léonie n'était pas pour se laisser déconcerter par la logique mondaine d'un rentier repu.

— Avec ça que nous avons peiné, et sué, pour grimper au haut de l'échelle, nous tous qui nous flattons d'y être ! répliqua-t-elle.

— Si ce n'est pas nous, ce sont nos pères.

— Oui, et soyez sûr, monsieur Bob, que nos pères et nos grand-pères : de braves cultivateurs, fonctionnaires, commerçants ou industriels — moins que ça encore — qui ne se sont élevés que par leur travail, auraient eu le bon sens de ne pas dédaigner des personnes d'éducation et de manières parfaites, dont tout le tort est de travailler.

— Heu ! de manières parfaites !... La figure de Bob revêtit une expression dubitative.

— Comment ? vous avez remarqué quelque

manquement aux convenances dans le cas de M^{lle} de Lafontaine ?

Mon correct ami se récusa d'un geste galant et discret qui voulait dire : " Oh je ne me permettrais pas !... "

— Toi Hélène?... Hermine ? vous êtes-vous aperçu de quelque chose ?

— N... non répondit la première avec un haussement d'épaules indifférent. Elle est assez gentille.

— On voit qu'elle a été bien élevée, concéda M^{me} Renaud.

— Parbleu ! puisqu'elle a été, comme nous " au haut de l'échelle ! " Pourtant, monsieur Bob, vous soutenez ?...

— Mon Dieu, il n'y a absolument rien à dire contre M^{lle} de Lafontaine, qui est une charmante personne, et une personne *de mérite*, comme vous le dites ; seulement qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle ait perdu les habitudes du monde...

— Mon Dieu, que vous êtes agaçant, s'écria Léonie. Formulez ! mais formulez donc votre accusation ! Quel crime a commis la malheureuse ?

— Un crime ! ce n'est pas un crime ; c'est tout au plus une gaucherie, commune aux gens qui ne vont pas dans le monde...

— Mais encore ?

— Tous, vous auriez pu constater, comme moi, qu'elle s'est servie de sa cuiller pour manger le pudding...

Nous ne pûmes réprimer un éclat de rire devant l'intolérance de l'inexorable casuiste.

— Vous pouvez rire, reprit-il, mais l'étiquette est faite de ces minuties, et c'est à l'observance de pareils détails qu'on reconnaît les gens d'une éducation irréprochable.

Léonie dont on avait réveillé les instincts anarchistes n'était cependant pas au bout de sa philippique. Il lui restait encore à nous accabler d'une foudroyante péroraison.

— Et tenez, voulez-vous que je vous dise ? votre sévérité envers cette courageuse enfant est tout simplement monstrueuse. Ce serait un homme qui ferait ce qu'elle fait que vous n'auriez pas assez d'éloges pour sa conduite. On le proclamerait un héros quoi ! Songez donc ! ce martyr, qui ne se marie pas, qui s'oublie soi-même ! etc... Ainsi, vous n'en voudrez pas à mon mari qui a filé

à l'anglaise pour retourner à ses affaires ; au contraire. Et parce que cette vaillante personne — qui n'est qu'une faible femme — embrasse une vie de lutte et de sacrifice, parce qu'elle brave la déconsidération sociale et qu'elle a le courage de venir dire ici devant une poignée de fainéants : " Adieu, je m'en vais travailler !... "

Pour faire diversion aux foudres de notre *amphytrionne* nous essayâmes d'une protestation bruyante :

— Oh ! Oh ! firent les dames appuyées d'un double baryton produit par Robert et moi. Rien n'y fit.

— Il vaudrait bien mieux n'est-ce pas, reprit ma sœur, qu'elle laissât mourir son père à l'hôpital et qu'elle vécût avec ses frères aux dépens de quelque parent. Voilà qui est admirable et distingué par exemple ! Savez-vous en somme ce que cela implique, le mépris des gens de notre classe pour les vaincus de la vie ? L'envie, qui écrase avec bonheur ceux qui lui ont porté ombrage, ou la nullité qui craint d'être éclipsée par le mérite. Quand on a le sentiment de sa valeur on est plus généreux. N'est-ce pas M. Blandford ?

Certe interpellation était une pure cruauté. L'épais mari de la blonde et suave Hélène s'était doucement endormi pendant qu'on agitait le problème social.

Tel qu'il apparaissait : ramassé sur lui-même, rouge et bouffi, il ne ressemblait en rien à un homme pénétré de sa valeur et prêt à prendre généreusement la défense des opprimés. La fine créature qu'est sa femme, saisit le ridicule de la situation. Elle rougit légèrement et se leva en s'écriant :

— *Harry ! what are you thinking of, darling ! It seems as if it were time that we should go.* Aussi bien, ma chérie, dit-elle en embrassant son espiègle amie, nous ne réussirions pas à te convertir. Au contraire, nous courons le risque de nous laisser gagner à tes théories extravagantes en restant plus longtemps.

— Il est vrai que le monde est bien méchant ! soupira cette bonne petite écervelée d'Hermine.

— J'espère au moins, dit la malicieuse maîtresse de maison, d'un air innocent, que vous me pardonneriez de vous avoir fait déjeuner en compagnie d'un paria et d'une socialiste !

— Qu'est-ce qu'on ne te passe pas à toi ! fit Mrs Blandford qui remorquait son mari vers le vestiaire.

— Sans rancune monsieur Bob ! sans rancune frerot ! nous cria joyeusement Léonie en prenant congé de nous.

(Elle a cette magnanimité d'un politique mo-

derne qui oublie facilement les coups... qu'il a portés.)

— Ce qu'il y a de beau, ajouta comme trait final, la mondaine encroutée de M^{me} Renaud, c'est qu'elle a toujours l'air d'avoir raison !

Et voilà comment ma brave petite sœur combat les sots préjugés.

Muscadin.

L'amour Sommeille

Loin de la foule
L'Amour s'est endormi.
Nul pas ne foule
Le sol auprès de lui,
Nul chant ne berce
Son sommeil si profond,
Nul œil ne verse
Une larme à son nom.

En paix sommeille,
Pauvre Amour ; et, crois-moi,
Plus ne t'éveille,
Point n'est besoin de toi.
Dors solitaire
Et rêve aux jours heureux,
Où sur la terre
Tu régnaï glorieux.

Bien plus pratique
Est ce siècle vraiment.
La politique,
La science et .. l'argent,
Voilà sa vie !

Sa gloire, la voilà !
L'amour ? folie,
"Chanson que tout cela !"

Vers ta retraite
La Muse pédalant
Jette distraite
Un regard au passant.
Mais autre chose
Lui donne du tracas :
—L'Amour repose,
Ah ! ne l'éveillons pas !

Loin de la foule
L'Amour s'est endormi.
Nul pas ne foule
Le sol auprès de lui,
Nul chant ne berce
Son sommeil si profond,
Nul œil ne verse
Une larme à son nom.

M^{me} Duval-Thibault.

La Vocation de Gounod

Charles Gounod, l'illustre compositeur, était en train d'écrire ses mémoires quand la mort l'a surpris. On vient de publier, sous ce titre : *Mémoire d'un artiste*, ce qu'il en avait composé. Ces premiers chapitres, qui devaient sans doute, dans l'esprit de l'auteur, avoir une suite, ne nous mènent que jusqu'à *Faust*. C'est dommage, car il est toujours intéressant d'entendre un grand musicien parler de son art.

Gounod nous conte qu'à la suite d'une représentation aux Italiens, où sa mère l'avait mené pour entendre la Malibran dans *Desdémone*, il avait été saisi d'un tel enthousiasme pour la musique, qui n'avait été jusque-là pour lui qu'une étude

annexe, ce que les prospectus appellent un art d'agrément, qu'il fourra tous ses livres dans son pupitre et se mit à barbouiller furieusement du papier réglé. Il avait alors près de quatorze ans.

Vous vous rappelez les scènes qui suivirent. Le maître d'études confisqua le papier réglé, tout chargé de notes, et le déchira sous les yeux du jeune compositeur suffoqué. Pensums, plaintes à la mère, qui tomba de son haut quand son fils lui déclara qu'il ne serait jamais que musicien. La pauvre mère affolée, courut chez le proviseur.

Le proviseur de Saint-Louis était en ce temps-là, M. Poirson, que j'ai moi-même eu pour proviseur à Charlemagne, où il a vu passer de nombreuses génés-

rations d'élèves. M. Poirson a longtemps passé et passe encore à cette heure (car son nom ne s'est point effacé de la mémoire des hommes) pour le type qui représentait le mieux toutes les intransigeances de la vieille Université. M. Poirson était profondément convaincu, et il avait empli nos jeunes âmes de cette conviction qu'il n'y avait rien de plus beau et de plus grand au monde que d'être le premier en thème latin dans sa classe, et que le comble de la gloire, c'était d'avoir un prix au concours général. Hors des études classiques, point de salut.

Je le vois encore, quand, la veille des compositions, il nous convoquait, nous, les *forts*, dans son cabinet, pour nous donner les derniers conseils et les encouragements suprêmes. Oh ! comme il savait nous dire qu'il fallait porter haut la bannière de Charlemagne, que l'honneur du lycée était remis en nos mains ; que ce serait lui porter, à lui, Poirson, le coup de la mort que de faillir à notre antique renommée. Et il nous serrait les mains :

— Vous ne trahirez pas la confiance de votre proviseur !

Et chez lui, ce n'était pas là une jonglerie de vains mots ; il croyait à ce qu'il disait ; nous y croyions avec lui et comme lui. Il était réfractaire aux innovations pédagogiques. On n'en hasardait guère en ce temps-là ; l'éducation, fortement constituée sur la base des humanités, eût opposé son bloc aux caprices des ministres de l'instruction publique. Mais ces ministres étaient eux-mêmes des universitaires ; on les appelait les grands maîtres de l'Université, et ils ne portaient sur l'arche sainte qu'un doigt respectueux, pour en corriger quelque menu détail.

Et encore voyaient-ils se dresser devant eux le rigide, l'intraitable Poirson, qui disait nettement au ministre :

— Ailleurs, peut-être ; pas à Charlemagne. Charlemagne, c'est moi qui en réponds.

Poirson, c'était l'Université fait homme, et c'est à lui que M^{me} Gounod, effarée, allait parler des velléités subversives de son malheureux fils.

— Ne craignez rien, lui dit M. Poirson. Votre fils ne sera pas musicien. C'est un bon petit élève ; il travaille bien ; ses professeurs sont contents de lui ; je me charge de le pousser du côté

de l'École normale. J'en fais mon affaire ; soyez tranquille ; votre fils ne sera pas musicien.

Ainsi parla M. Poirson ; ainsi, du moins, le fait parler Gounod en ses mémoires, et l'entretien a dû se passer ainsi. J'ai reconnu, à cette sérénité confiante, à cette affirmation hautaine, notre Poirson d'autrefois, pour qui rien ne comptait en dehors des études sévèrement classiques, dont le couronnement était pour les bons élèves, pour les élus, l'entrée à l'École normale.

Mais attendez la fin.

Le proviseur mande près de lui l'enfant, et au lieu de lui laver la tête et de le renvoyer à sa classe, après un fort savon :

— Tu veux être musicien, lui dit-il, tu prétends que tu as du goût pour la composition. Eh bien ! c'est à voir. Tiens ! voilà des vers ; tu me les mettras en musique et tu m'apporteras ton chef-d'œuvre.

Et M. Poirson tendit à l'écolier une feuille de papier où il venait d'écrire les paroles de la célèbre romance de *Joseph* ;

A peine au sortir de l'enfance.

“ Je ne connaissais, dit Gounod, (permettez-moi de vous reproduire ce passage) ni *Joseph*, ni Méhul. Je n'étais donc gêné ni intimidé par aucun souvenir. On se figure aisément le peu d'ardeur que je ressentis pour le thème latin en ce moment d'ivresse musicale. A la récréation suivante, ma romance était déjà faite. Je courus en hâte chez le proviseur... ”

M. Poirson regarde l'enfant avec quelque étonnement et l'invite à chanter sa romance.

— C'est qu'il me faudrait un piano, dit le gamin.

Le gamin savait parfaitement, nous savions tous, à Charlemagne, qu'il y avait un piano chez l'austère M. Poirson. M. Poirson était, comme toute la bourgeoisie parisienne d'alors, un assidu de Ventadour et un déterminé mélomane. De ce piano, nous avons bien souvent entendu, au sortir des classes, les mélodies de Rossini s'envoler par les fenêtres ouvertes, sous les doigts de M^{elle} Poirson, qui était une excellente musicienne.

Mais le proviseur aurait cru sans doute perdre quelque chose de sa magistrale autorité, s'il eût marqué son goût pour un instrument que n'avaient

connu ni Aristote ni Cicéron, en sorte qu'il répondit au petit Gounod :

— Un piano ! Je n'ai pas besoin de piano...

— Mais, moi, j'en ai besoin, pour mes harmonies.

— Tes harmonies ! et où sont-elles, tes harmonies ?

L'enfant montre du doigt son front :

— Elles sont là !

— Chante toujours, lui dit M. Poirson, nous verrons bien.

Ici, je cite le texte même.

“ J'en étais à peine à la moitié de la première strophe que je vis s'attendrir le regard de mon juge. Cette vue m'enhardit. Je commençais à sentir la victoire passer de mon côté. Je poursuivis avec confiance, et lorsque j'eus achevé, le proviseur me dit :

“ — Allons, maintenant, viens au piano.

“ Du coup, je triomphais ; j'avais toutes mes armes en mains. Je recommençai mon petit exercice, et à la fin, ce pauvre M. Poirson, vaincu, les larmes aux yeux, me prenait la tête entre les deux mains et m'embrassait en me disant :

“ — Va, mon enfant, fais de la musique.”

Eh bien ! mais, il me semble que pour un universitaire racorni, pour un pédant en *us*, cet élan témoignait de quelque hardiesse !

Et remarquez bien : M. Poirson n'avait pas dit à cet écolier de quatorze ans :

— Va, mon enfant, ne fait que de la musique.

Non ! il lui avait permis d'en faire, mais en poursuivant ses études latines et grecques. Tout en allant chez Reicha, le célèbre contrepuntiste, le jeune Gounod restait fidèle aux classes du lycée :

“ Mes notes de collège étaient bonnes, dit-il, et en dépit de la menace suspendue sur moi de me faire redoubler mes classes pour gagner du temps, j'avais soin de ne pas donner à mes maîtres le

droit de considérer ma passion musicale comme nuisible à mes études.”

Gounod conte même, à ce propos, une gentille anecdote :

Toute la classe avait été privée de deux jours de congé à Pâques pour je ne sais quel méfait, commis par l'un des élèves qui ne s'était pas déclaré.

“ L'idée me vint de prendre M. Roberge, notre professeur, par son faible et d'essayer de le fléchir. Sans en rien dire à mes camarades, je composai une pièce de vers latins, dont le sujet était le chagrin des petits oiseaux enfermés dans une cage, loin des campagnes, des bois, du soleil, de l'air, et redemandant à grands cris leur liberté. Je la déposai furtivement sur sa chaire. Lorsqu'il fut installé à sa place, il aperçut le papier, le déplia et se mit à lire. Puis il dit :

“ — Messieurs, quel est l'auteur de cette pièce de vers ?

“ Je levai la main.

“ — Elle est très bien, dit-il ; puis il ajouta :

“ — Messieurs, je lève la punition. Remerciez votre camarade Gounod dont le travail vous a mérité votre délivrance.”

Gounod passa son baccalauréat ès-lettres.

“ — J'ai bien souvent, ajoute-t-il, regretté de n'y avoir pas ajouté le baccalauréat ès-sciences, qui m'eût familiarisé de bonne heure avec une foule de notions, dont je n'ai que plus tard apprécié l'importance, et sur lesquelles je suis malheureusement resté un ignorant.”

Eh bien ! vous voyez que d'avoir fait ses classes, cela n'empêche pas de devenir un grand artiste ; vous voyez encore que l'Université d'autrefois n'était pas aussi tyrannique qu'on l'a bien voulu dire, et que les Poirson, ces fanatiques du latin et du grec, n'en étaient pas moins des esprits dégagés de tout préjugé et libres.

Francisque Sarcey.

Une Lettre Inédite de Mme de Pompadour

La *Nouvelle Revue* offre à ses lecteurs, dans son numéro du 15 juin, de curieuses lettres inédites de Mme de Pompadour que M. V. Jacquemon, du Donjon accompagne d'un savant commentaire.

Voici un extrait de l'article ainsi qu'une des lettres de la célèbre intrigante :

Un de mes amis, l'aimable et distingué docteur Gagey, de la Côte-d'Or, avait, il y a déjà longtemps, acheté dans une vente publique un coffre-fort. Le hasard voulut qu'il en perdit la clef récemment et qu'il fût obligé de l'envoyer à son auteur, M. Fichet, pour lequel les caisses — et surtout les siennes — n'ont pas de secret. Or, le coffre-fort ouvert, on trouva derrière une tôle, bien cachées, ayant échappé aux investigations du propriétaire, les lettres que le docteur a bien voulu nous communiquer et que nous publions.

Bien qu'à dix ans de distance, elles sont écrites sur le même papier épais, pliées de la même façon, c'est-à-dire en trois dans le sens de la longueur ; elles étaient fermées par un ruban dont les deux bouts se nouaient sous un sceau de cire aux armes de France : la couronne fermée et les trois fleurs de lis.

Voici une de ces lettres ; j'en respecte l'orthographe et la ponctuation :

Ma chère de Boufflers,

Est-il vrai que vous allez marier Mademoiselle

de Rouville. Heureux celui qui l'aura ! Elle est belle et pêtée de grâce : ce qui est le grand point en amours, elle est jeune, baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir, cela doit m'avertir que je deviens vieille quand même mon miroir me dirait le contraire. Quel est le sort des femmes ! Elles ne vivent, c'est-à-dire elles ne plaisent que quinze ans tout au plus : c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe car les jeunes filles n'aiment rien qu'elle-mêmes.

Je trouve aussi ce signe en moi et peut-être une demi-douzaine d'autres, avec une tendresse dont je ne me serais pas cru susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les temps mais c'est un besoin dans la vieillesse.

Je le sens, ce besoin, ce qui m'annonce que je suis sur la frontière.

Adieu, ma chère duchesse, consolons-nous : il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connaître et de le goûter, je vous embrasse tendrement, ma chère amie, et faites de même pour moi.

Marquise de Pompadour.

Versailles, 1^{er} mars 1752.

Correspondances

LA BARONNE DE SEILLAC AU GÉNÉRAL DE MORDUC.

Château de Seillac, le 15 février 18 .

Mon cher général,

Robert, qui est venu passer quelques jours avec moi pour m'ouvrir son cœur, me dit qu'il vous a confié le sentiment très vif et très sincère que lui a inspiré une jeune fille qu'il a rencontrée dans le monde cet hiver, Mademoiselle Laurence de Brives.

Il désire l'épouser et me prie de la demander en mariage. Je connais assez le caractère de mon fils pour être certaine qu'il a fait un bon choix, aussi bien en ce qui concerne la jeune fille que sa famille.

Néanmoins, mon cher général, je vous serais reconnaissante de prendre quelques informations sur les de Brives. Si ces renseignements sont bons, comme je le crois déjà, voudrez-vous bien vous charger de porter en personne la demande en mariage que j'adresserai à M. de Brives ?

Je sais que vous ne refusez rien à Robert, que rien ne vous coûte quand il s'agit du fils de celui qui fut votre frère d'élection.

Si les choses s'arrangent comme mon Robert le souhaite, comme je le désire pour lui, j'irai à Paris pour la première fois depuis que votre ami m'a quittée. Je romprai, pour un jour ce deuil et cette clôture dont la sévérité a ses âpres joies pour un cœur toujours endolori.

Je serai bien heureuse de vous serrer la main, ce qui n'empêchera pas votre visite annuelle à Seillac, où le printemps commence à naître déjà.

Je ne vous écris pas longuement, étant un peu troublée par toutes ces pensées sur l'avenir de Robert.

Au revoir, mon cher général, merci par avance et croyez toujours à la vive et sincère affection.

De votre amie,

BORDES-SEILLAC.

LE GÉNÉRAL DE MORDUC À LA BARONNE DE SEILLAC.

22 février 18.

Chère Madame et amie,

La famille de Brives est des plus honorablement connues. Le père est un magistrat très distingué et très considéré ; la mère est entourée de l'estime de tous. La fille est exquise, élevée dans d'excellents principes : elle a reçu une éducation saine et forte, dégagée de tout ce que celle du passé pouvait avoir de défectueux, et de tout ce que celle du présent peut avoir de dangereux. Cette jeune fille, très simple, sera une femme délicieuse et remarquable.

Il y a un fils, comme Robert a dû vous le dire. On le juge très bien dans le monde ; il commence sa carrière de diplomate.

La fortune est convenable, la famille vivant très honorablement, mais sans ces exagérations de luxe et d'élégance qui conduisent vite à l'ébrèchement des patrimoines.

J'irai porter votre demande à M. de Brives aussitôt que vous le voudrez. Robert est bien impatient.

Vous avez bien raison de compter sur moi en toutes circonstances, chère Madame et amie, car nul ne vous est dévoué avec une affection et un respect plus absolus.

Votre ami,
MORDUC.

LA BARONNE DE SEILLAC À M. DE BRIVES.

Clâteau de Seillac, par Périgueux.
1^{er} mars 18.

Monsieur,

Ma santé me retient au logis pour l'instant, je

ne puis donc que vous écrire. Mais je charge le général de Morduc, qui fut le meilleur ami, le frère d'armes de mon mari, de vous porter en personne cette lettre, par laquelle je suis heureuse de vous demander Mademoiselle votre fille en mariage pour mon fils, le baron Jean-Robert Mordat de Seillac, capitaine au 40^e bataillon de chasseurs à pied.

Il n'appartient ni au général de Morduc, notre ambassadeur, ni à moi, Monsieur, de vous vanter les qualités de mon fils, mais son supérieur immédiat, le commandant Paisant, pourra vous renseigner exactement sur le caractère et l'avenir promis à celui qui prétend à l'honneur de votre alliance.

Tout ce qu'il m'est permis, à moi, de dire, c'est que mon fils est profondément épris de Mademoiselle votre fille, non seulement parce qu'elle est charmante, mais aussi parce qu'elle lui paraît douée des qualités qui assurent le bonheur d'un honnête homme.

Il est un point, toutefois, sur lequel je vous dois des éclaircissements complets : Notre fortune est médiocre. Elle se compose d'un vieux château bâti au commencement du dix-septième siècle et de propriétés terriennes, dont la bonne exploitation nous rapporte vingt mille livres de rente. Mon fils, qui n'a voulu ni se faire rendre ni examiner ses comptes de tutelle, ne consentira pas à prélever plus du tiers de ce revenu à partir du jour de son mariage. Avec sa solde, cela ne le fait pas bien riche, comme vous voyez, au moins pendant ma vie, et j'ai cinquante ans.

Je joins ici l'adresse de notre notaire, souhaitant, Monsieur, que vous preniez auprès de lui des informations sérieuses sur nos ressources.

Je puis ajouter, je crois, que mon fils porte le nom le plus pur de notre province, que son passé militaire n'est pas sans gloire, tout jeune qu'il est, ce qui, de l'avis de ses chefs, lui assure un bel avenir.

Voilà toute notre situation simplement et véritablement exposée. Je désire qu'elle paraisse suffisante à votre ambition et à celle de Mademoiselle votre fille, pour que mon fils puisse être heureux.

Et je vous prie, Monsieur, de recevoir, pour

vous et pour Madame de Brives, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BORDES-SEILLAC.

M. DE BRIVES À LA BARONNE DE SEILLAC.

Paris, 10, avenue de l'Alma, 5 mars 18 .

Madame,

Je vous prie de me croire très honoré pour ma fille, de la recherche de Monsieur votre fils.

Je connais M. de Seillac et je l'avais apprécié avant que son ami, le général de Morduc, et son commandant m'aient parlé de lui, m'aient dit de lui tout le bien que votre modestie de mère vous empêchait de m'écrire.

J'ai d'abord consulté ma femme, à laquelle le capitaine plaisait déjà beaucoup. Puis, quand nous avons été d'accord sur tous les points, nous avons appelé notre fille.

Elle aussi avait jugé le jeune officier selon ses mérites, car il nous a paru qu'elle acceptait avec bonheur de devenir sa femme.

Notre fortune, que mon notaire établira, s'élève à huit cent mille francs environ. Nous donnons cent mille francs de dot à notre fille. Le jeune ménage ne sera pas riche, mais étant donné le caractère de l'un et de l'autre fiancés, ils auront l'aisance, ils pourront vivre avec un certain confort. Cette médiocrité ne les empêchera pas d'être heureux.

Je prends tous les arrangements nécessaires ; je réunis tous les renseignements les plus précis, pour les fournir au général de Morduc, votre délégué.

Nous espérons au reste, Madame, que votre santé vous permettra de venir bientôt à Paris. Nous serions heureux de faire connaissance avec vous et votre présence simplifierait bien les choses.

Ma fille vous prie d'agréer son affectueux respect.

Veillez, Madame, recevoir les meilleurs compliments de ma femme et mes très respectueux hommages.

M. DE BRIVES.

LA BARONNE DE SEILLAC À M. DE BRIVES.

Château de Seillac, par Périgueux.

8 mars, 18 .

Monsieur,

Je vous remercie du bon accueil que vous avez fait au général de Morduc et à ma lettre.

Je suis bien heureuse de la joie de mon fils, qui m'a écrit dans un vrai délire de bonheur.

Votre sympathie pour mon Robert me touche profondément. Je sais un gré infini à Madame de Brives de sa bonté pour lui et j'aime celle qui consent à lui confier sa vie.

Je viendrai à Paris le plus tôt possible, pour faire connaissance avec ceux auxquels mon fils va appartenir.

Permettez-moi de serrer affectueusement la main de Madame de Brives et d'embrasser tendrement Mademoiselle Laurence.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

BORDES-SEILLAC.

MADAME DE BRIVES À LA BARONNE DE SEILLAC.

Paris, 10, avenue de l'Alma, 14 mars 18 .

Madame,

Je veux vous dire que nous avons, mon mari et moi, une affection très vive pour votre cher fils et que cette affection grandit tous les jours. Nous lui donnons notre fille avec la conviction qu'il en fera une femme heureuse.

Le noble caractère, la parfaite éducation que chacun lui reconnaît, c'est votre œuvre, chère Madame, aussi ai-je grande impatience de connaître la femme supérieure que vous êtes, celle qui sera aussi la mère de ma fille. Tous, d'ailleurs, nous vous sommes d'ores et déjà attachés.

Si la date du 25 avril prochain vous agréait, nous pourrions y fixer le mariage de nos enfants. Dîner de contrat le 20, mariage civil le 23, cérémonie religieuse le 25.

Le commandant de Monsieur Robert ne verrait nul inconvénient à ces arrangements. La permission de trente jours accordée au marié partirait du 20.

Je me mets à votre disposition pour toutes les commissions et courses que vous pourriez avoir à faire dans Paris. Mon futur gendre, si doué sous une foule de rapports, me paraît incompetent en fait de petits détails féminins. Il ne juge bien — mais fort bien alors — que de l'ensemble.

Au revoir, chère Madame, ma petite Laurence vous embrasse et mon mari vous envoie ses respectueux hommages. Moi je vous prie de croire à ma très vive sympathie.

SERGINES-BRIVES.

LUCY DU HAUT-MONT À LAURENCE DE BRIVES.

Château de Gernelle, par Mézières (Ardennes).

15 Juillet 18 .

Ma chère petite Laurence,

Il faisait si chaud à Paris que maman a décidé du jour au lendemain notre départ pour ses Ardennes, si bien arrosées, si bien ombragées.

Nous sommes chez ma tante de Brialmont, qui a cinq petites filles, tu sais. Ces enfants sont toutes plus jolies les unes que les autres, et elles sont gaies comme de petits oiseaux.

Je me plais beaucoup dans ce village perdu, silencieux et si paisible, qu'on se croirait dans une île déserte, quand la nuit est venue et que toute la maison...née (comme dit ma tante) repose.

La semaine dernière, j'ai visité la vallée de la Meuse. Les bords du fleuve sont superbes de Nouzon à Givet dans les Ardennes françaises ; de Givet à Liège dans les Ardennes belges, ou, mieux, l'Ardenne belge.

La rivière roule ses eaux bleuâtres et tranquilles entre des hautes collines ou d'immenses rochers, au pied desquels s'étendent des prairies étroites et fleuries. Les courbes décrites sont délicieuses. A chaque instant l'horizon se ferme ; les mamelons qui s'élèvent à votre droit et à votre gauche, séparés les uns des autres au tiers de leur hauteur par de ravissantes petites gorges resserrées, ces grands mamelons brisés semblent aussi se dresser devant vous ; les eaux se sont-elles donc perdues au travers ? Mais vous continuez à suivre la rive sinueuse, le cours de la Meuse réapparaît bientôt dans le même paysage

d'une grâce sauvage, mais que d'exquises différences de détails sauvent de toute monotonie.

Là se profilent de beaux grands rochers détachés de la chaîne : saluez les *Dames de Meuse*. Les villages industriels se pressent sur les bords de la large rivière ; à la pointe de la France, presque en Belgique, voici Givet, ancienne place de guerre, jolie ville qui sourit entre sa forteresse haut perchée, le formidable Charlemont, et son Mont-d'Haur fortifié d'une façon inexpugnable par la nature et par Vauban.

En vérité, là, j'ai trouvé l'aspect un peu sévère. Mais j'en ai aimé la tristesse, et, du reste, une flore charmante couvre les flancs de ces montagnes hérissées de défenses naturelles et humaines.

Puis la chaîne des montagnes riveraines, après une solution de continuité et un abaissement assez remarquable au moment où le fleuve entre en Belgique, se relève après le joli village d'Hermeton, mais en prenant un air riant, un peu moins imposant que tout à l'heure, en France.

On traverse Hastières, bourg bien bâti, où les Bruxell...ers—comme dit le parti anti-français—viennent en villégiature depuis quelques années, et qui possède une église remarquable, rebâtie en pierres grises du pays sur les plans primitifs.

Elle appartient à deux époques distinctes. Le porche (conservé) et la triple nef sont du plus pur roman ; la chœur, ogival au contraire, est séparé de la première partie de l'église par une crypte, aujourd'hui à découvert, où l'on a trouvé des sarcophages des vii^e et viii^e siècles, époque où le temple faisait partie d'un couvent de bénédictins, nous explique le très aimable et intelligent curé de la jolie paroisse.

Après Hastières, par une route adorable, c'est Vaulxsort, où les rochers sont encore plus pittoresques, les prairies plus vertes, le calme plus profond, où les esprits les moins poétiques rêvent en face de cette nature tranquille et douce dans son agreste austérité ; où l'on voudrait voir s'écouler les jours comme s'écoulaient les ondes paisibles de la Meuse. Ces eaux-là sont si limpides, si feuillés les arbres accrochés aux rochers, si fleurie l'herbe haute, si grand, si profond le silence, qu'on s'oublierait à contempler toujours ce beau et simple paysage.

Mais nous avons continué jusqu'à Dinant, ren-

contrant des châteaux superbes sur le chemin. L'entrée de la ville est gardée sur la rive droite par la fameuse roche à Bayard, détachée des assises granitiques supérieures, et qui se dresse géante, isolée, magnifique. La ville est charmante, d'une propreté excessive,—malgré la lettre célèbre de Madame de Maintenon—avec de belles maisons, des magasins élégants où l'on vend les *couckes* renommés (pain d'épice du pays). Elle est très étroite, adossée à la montagne, traversée par la Meuse, et, après le fleuve, immédiatement bornée par une autre falaise. Sa citadelle, construite tout au haut d'un rocher énorme et abrupt, la surplombe et semble toujours près de s'écrouler sur elle avec la montagne qui la supporte. Sur l'autre rive, également resserrée, s'étend le faubourg appuyé à l'autre côte, où grimpent des jardins en amphithéâtre qui escaladent jusqu'au sommet de la montagne.

Les curiosités naturelles et autres abondent là. Nous avons pour cicerone un gamin de six ans d'une surprenante intelligence. Il nous conduit à la grotte de Montfat, dans la ville même ; antre où fut autrefois adorée Freya, la déesse de l'Amour des vieux Germains, qui tenaient cette divinité des religions scandinaves et la donnèrent aux Gaulois.

L'église de Dinant est très belle, quoique peu ornée, grise à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette pierre du pays est un peu triste. On célébrait la messe avec beaucoup de pompe, et quoique cette église soit très grande, elle ne pouvait contenir tous les fidèles, dont la moitié étaient agenouillés sur le parvis.

Enfin, nous nous sommes longtemps arrêtés sur

le pont, d'où le panorama est admirable, d'où l'on aperçoit les ruines de Crève-Cœur, de Bouvignes, etc. Mais il faut achever cette description, c'est un volume que je t'envoie.

Je veux te dire encore pourtant que j'ai vu autre chose à Dinant...des toilettes absolument parisiennes.

Je désire aussi que tu saches que les riverains de la Meuse ont le caractère franc, ouvert, hospitalier, avec une teinte de gravité dans l'esprit. Ils sont affables, intelligents, accueillants.

J'espère que tu suivras un jour à ton tour les bords de la longue rivière, que tu visiteras les Ardennes françaises, si belles dans toutes leurs parties. Sous le couvert de leurs forêts épaisses, on ressent encore un peu de cette "horreur sacrée" qui hérissait les cheveux de nos ancêtres ; dans les replis de leurs montagnes sont semées toutes sortes d'industries intéressantes. La terre est un peu maigre en ces régions plutôt pittoresques, mais le paysan sobre y vit de peu.

Allons, j'achève, en t'annonçant une petite caisse de couckes, de photographies et de petits objets en bois de Spa. J'ai glissé au milieu de ces choses des fleurs cueillies aux endroits les plus beaux, où j'ai pensé à toi.

Je t'embrasse bien des fois, ma chère petite Laurence ; maman se joint à moi et aussi mes petites cousines qui ont vu ton portrait et te trouvent ravissante.

Mes compliments respectueux à Madame de Brives.

Ton ami dévouée,

LUCY.

L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

69 RUE OSBORNE

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.



Quelque chose a admirer....



ou

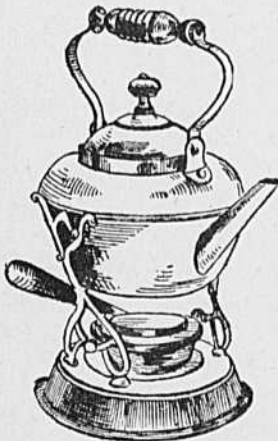
C'EST UN JOLI SOULIER
UNE JOLIE PANTOUFE.

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres,
et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par
nous. Nous garantissons que nos souliers sont les
meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

W. H. STEWART,

2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.



BOULLOIRE

Pour thé de cinq heures.

TRES FASHIONABLE.

Cuivre d'un excellent fini.

Prix, \$2.90.



**Verre en cristal de
roche.**

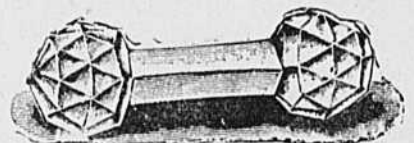
Gravé tel que le modèle ci-
dessus.

\$1.20 la douzaine.



Jardinières Nouvelles

Aux prix de 90c., \$1.25 et \$1.50.



SUPPORTS

Pour couteaux, en verre coupé, Soc. la paire.

Services a The et a Diner

Spécialité de la maison

A.T. WILEY & CIE.,

1803 rue Notre-Dame et
2341 rue Ste-Catherine.



— Le prix que M^{me} Dandurand donne chaque année au Couvent de la Congrégation de Notre-Dame de cette ville pour la correction du langage, a été gagné, cette année, par M^{lle} Jeannette d'Orsonnens. Nos félicitations à l'heureuse concurrente.—*Le Canada Français, St. Jean.*

CONTAGION PAR LES LIVRES.

La poussière et moi nous sommes brouillés de longue date. Bien avant les immortelles découvertes de notre grand Pasteur, j'attribuais à la poussière la plupart des maux qui déciment l'humanité. "Essuyez, n'époussetez pas." Ma vieille formule a fait le tour du monde, honnie par les uns, critiquée par les autres. On y vient cependant ; on y est même venu dans les hôpitaux et dans beaucoup de maisons particulières. Et on fait bien. Le microbe homicide est souvent partout charrié par la poussière, au haut du bahu, sous l'armoire, dans la bibliothèque. La poussière contient tout : débris minéraux, débris organiques, déchets humains et microbes de toute nature. Toutes les personnes aux bronches sensibles vous diront mieux que moi le mal que leur occasionne la poussière : étouffements, coryza, bronchites, etc. Remuez des livres et souvent vous aurez la fièvre. M. Layet, en 1883, a observé à Bordeaux une courbature fébrile chez plusieurs personnes employées à la Faculté de Médecine qui avaient dérangé les livres de la bibliothèque de la Faculté. La poussière est manifestement le véhicule des maladies contagieuses.—(*Henry de Parvillé.*)

∞ On nous envoie par la poste l'extrait de journal qui suit. Il est à supposer qu'un ami du Conseil des Femmes désirant voir le mouvement dont il est question dans cet entrefilet, adopté parmi nous, l'adresse à la directrice du COIN DU FEU. Nous avons le plaisir d'annoncer à cet ami inconnu que le Conseil s'occupe depuis sa fondation d'introduire l'*Education Ménagère* dans nos écoles :

A Chaux-de-Fonds (Suisse), fonctionne depuis quelque temps une Ecole Ménagère. On y apprend le comment et le pourquoi des choses ; l'enseignement qu'elle donne, est complet, raisonné. Les élèves s'exercent à tous les travaux de la cuisine et la tenue du ménage.

La cuisine de l'école est simple, variée, abondante et économique.

Les cours durent quatre semaines. Ils commencent le 1^{er} de chaque mois, sauf un mois de vacances en été. Il y a six heures par semaine de cours théoriques sur l'économie domestique, l'hygiène et l'alimentation. Le reste du temps est consacré à la pratique. Les jeunes filles, divisées en escouades, font les achats, préparent et cuisent les aliments, lavent la vaisselle, font la lessive, repassent et racommodent le linge et les vêtements, caculent le prix de revient de chaque repas, tiennent les comptes du ménage, prennent des notes, écrivent des recettes.

En règle générale, les élèves doivent suivre les cours pratiques et théoriques, pendant quatre semaines consécutives. Mais le comité accorde toutes les facilités possibles aux jeunes filles empêchées de se conformer à cette règle.

∞ Le nom de la concurrente qui vient en troisième pour le concours littéraire institué par le Conseil National des Femmes, a par mégarde, été omis dans le compte-rendu de ce concours. Nous nous empressons de réparer cette omission en nommant M^{lle} Marie Antoinette Beauchemin des Vieilles Forges de St. Maurice.

∞ *Opinions sur les bals.* "Le monde ne veut jamais distinguer la danse du bal, il confond l'innocence de l'une avec les dangers de l'autre."

l'Abbé Landrieux.

"... Les lumières, les diamants, les fleurs, les parfums, l'harmonie, ruisselaient dans les salons de la Marquise. Il y avait dans l'air qu'on respirait là, de quoi faire damner cent jeunes filles. Le bal est pour les jeunes filles le plus court chemin du paradis à l'enfer. C'est incalculable combien de vertus ont les ailes prises dans toutes ces pressions de mains faites sous des prétextes de poules, de pastourelles et de valse.

Alex. Dumas fils.

DE L'USAGE DE LIRE SES DISCOURS.

Autrefois, en Ecosse, il existait un préjugé (c'est Son Excellence Lord Aberdeen qui nous l'apprend) contre les prédicateurs qui lisaient leurs sermons. Il était établi qu'un orateur devait toujours improviser ou au moins, réciter de mémoire. Un jour une vieille dame qui avait des idées bien arrêtées à cet égard, écoutait le sermon d'un étranger. Il lui plaisait assez, mais, dans l'impossibilité où elle se trouvait de vérifier si l'orateur parlait sans notes, elle se pencha vers sa voisine et lui demanda tous bas.

— Est-ce qu'il lit ?

— Il ne le pourrait pas, lui fut-il répondu ; le pauvre homme est aveugle.

— Plut à Dieu que tous les prédicateurs fussent aveugles ! répondit la bonne vieille.

Il faut bien être conséquent avec ses principes.

Ce que Femme veut

LE CONSEIL S'OCCUPE DE LA CONDITION DES OUVRIÈRES.

On commence à ressentir les bons effets de l'organisation des femmes du Canada en un Conseil national, présidée par Son Excellence la comtesse d'Aberdeen.

L'une des premières choses dont le Conseil s'est occupé a été l'amélioration de la condition des femmes qui travaillent dans les manufactures. Des inspecteurs ont été nommés pour visiter les différentes manufactures de la province et voir à remédier aux abus dont souffrent les femmes qui y travaillent. Les femmes zélées qui ont cette charge, s'acquittent de leur tâche avec une abnégation et un dévouement vraiment admirables.

Conséquemment, tous ceux qui croient au progrès social doivent aider et encourager par tous les moyens en leur pouvoir, ce beau mouvement.

Le plus grand succès a couronné les efforts du conseil jusqu'ici.

La présidente a reçu, hier, une communication

du gouvernement provincial informant le conseil que le ministère a enfin pris en considération la demande de nommer deux femmes inspecteurs des manufactures de la province, et qu'il accède à cette demande. Les dames choisies pour remplir cette charge sont : Mesdames Provencher et Louisa King, qui recevront chacune \$500 par année à titre de gratification.

Ces dames auront à étudier la condition des ouvrières de la province. Elles auront en outre le droit de poursuivre les manufacturiers qui ne se conforment pas aux lois de l'humanité, et qui surchargent de travail les malheureuses femmes obligées de travailler dans leurs usines.

Cette décision du gouvernement est un grand pas fait vers le progrès, et nous félicitons hautement le conseil national qui a su obtenir cet acte de justice.—(*Le soir.*)

Le Féminisme Chrétien

C'est avec reconnaissance que nous accusons réception d'une gracieuse et sérieuse revue française "*Le féminisme chrétien*." La directrice Mme Marie Maugeret, en nous l'adressant, exprime pour le Canada des sentiments de sympathique fraternité pour lesquels nous la remercions.

"Inutile de vous dire," nous écrit notre aimable confrère, pourquoi le Canada nous est plus particulièrement sympathique que tout le reste de l'Amérique ; pour nous, en dépit de tous les traités, c'est toujours un peu la France et les Canadiens sont nos frères d'outre-mer — et aussi nos frères en religion, ce qui est la plus inviolable des fraternités."

Nous reproduisons ci-après l'article de Mme Marie Maugeret sur le Congrès féministe international qui s'est réuni à Paris au mois d'avril dernier.

Les idées et les arguments qu'il émet sont d'actualité en notre pays où la "question féministe" a surgi et s'ouvre victorieusement un chemin depuis une couple d'années :

"Il nous semble bien qu'au point où en sont actuellement les choses du féminisme, personne ne peut plus se demander s'il existe, oui ou non, une question féministe. Que chacun l'envisage à sa façon, les uns la considérant comme une panacée universelle destinée à guérir l'humanité de toutes ses misères passées, présentes et futures ; les autres l'envisageant comme une semence encore un peu mystérieuse d'où sortiront des fruits bons ou mauvais selon la culture qui lui sera appliquée : d'autres enfin — et ceux-ci de jour en jour moins nombreux — la traitant par le ridicule et s'imaginant la trancher au fil, un peu usé, de plaisanteries aussi niaises que séculaires : que les avis sur ce sujet soient très divers, c'est incontestable, et c'est très naturel : mais qu'on révoque en doute l'existence même de la question, voilà qui n'est pas plus possible aujourd'hui qu'il ne le serait de nier l'existence d'une question d'Orient, d'une question sémite, d'une question ouvrière, de toutes ces "questions," en un mot, qui sont comme les titres des divers chapitres dont se compose la grande et éternelle question sociale.

Le Congrès féministe international qui vient de

tenir ses séances à Paris, a fourni une preuve de plus à l'appui de ce que nous disons, et l'intérêt passionné avec lequel il a été suivi, les polémiques auxquelles il a donné lieu dans la presse, d'abord railleuse ou dédaigneuse de parti pris, puis involontairement gagnée et forcée de prendre la chose au sérieux, suffiraient à établir que non seulement la question féministe est un fait acquis, mais encore qu'elle est de celles avec lesquelles désormais il faudra compter. Et le Congrès n'aurait-il eu d'autre résultat que celui-ci, nous estimions que les organisatrices n'auraient pas perdu leur temps. Mais elles en ont obtenu d'autres encore, et il nous plaît de reconnaître que quelques-unes d'entre elles ont fait preuve de capacités qui sont le plus victorieux argument qu'on puisse opposer aux tenants, de plus en plus démodés, de la vieille légende de l'infériorité de la femme...

Le Féminisme Chrétien tel qu'il est né dans notre pensée, est un parti, et sa place, nous le répétons à dessein, est partout où l'on bataille pour l'idée féministe, dussions-nous pour l'y porter surmonter certaines répugnances dont nous estimons n'avoir pas, en tant que féministes, le droit de nous souvenir. Nous avons toujours considéré, personnellement, comme un vice déplorable du système parlementaire cette discipline prétendue obligatoire en vertu de laquelle tout partisan doit voter avec son groupe, les yeux fermés, et l'oreille plus fermée encore, s'il est besoin, aux réclamations de sa conscience. Une pareille abdication de tout droit d'appréciation nous semble incompatible avec cette indépendance qui constitue, en même temps que la responsabilité individuelle, la dignité même de l'esprit humain. Nous estimons que dans toute discussion d'idées, l'idée seule doit être en jeu, et jamais les personnalités. Pour nous, de quelque côté que vienne ce qui nous semble être la vérité, fût-ce du camp de nos pires adversaires, nous considérons comme un devoir de lui rendre hommage et de lui prêter notre loyal appui. Nous avouons même que nous y mettons volontiers une certaine coquetterie de conscience.

Ce n'est point ainsi, nous le savons bien, que

les hommes procèdent dans la vie politique, mais les féministes ne doivent pas oublier que si elles veulent conquérir l'estime et la sympathie générales qui seules leur assureront le triomphe, il faut qu'elles fassent mieux que ce qui a été fait et nous pensons que sur ce point spécial de la liberté individuelle d'appréciation, comme sur beaucoup d'autres, elles n'auront, pour bien faire, qu'à regarder comment font les hommes, et à faire tout le contraire.

Telles sont les dispositions d'esprit dans lesquelles nous a trouvée l'invitation des organisatrices du Congrès, et après l'exposé de principes que nous venons de faire, aucun de nos lecteurs ne s'étonnera que le comité de direction du *Féminisme Chrétien* ait décidé à l'unanimité d'accepter cette invitation. Nous n'ignorons pas, étant donné que les organisatrices appartiennent toutes à la libre-pensée et à la franc-maçonnerie, que nombre de doctrines choquantes pour nos convictions religieuses y seraient proclamées ; mais cela même nous faisait une obligation de plus de nous y trouver, et non point parmi la foule anonyme, mais ouvertement parmi les membres actifs, ayant le droit de prendre légalement part au vote, pour protester comme pour approuver. Et vraiment nous aurions cru manquer à un devoir sacré si nous n'avions pas été là quand, par exemple, l'immonde Robin, le flétri de Cempuis, a proféré ce blasphème : " Dieu c'est le mal ", pour donner, dans un élan d'indignation spontanée, le signal d'une protestation véhémement dont nous revendiquons hautement l'initiative. Croyez-vous qu'il n'a pas été heureux pour le parti féministe, voire même pour l'honneur de la France, que des femmes chrétiennes fussent là pour couvrir d'une immense clameur d'opprobre le hideux blasphémateur ! Et combien il eût été à souhaiter que nous fussions plus nombreuses encore, car le Congrès avait beau être public — une grande faute, d'ailleurs — les trois quarts des assistants étaient des invités, et naturellement, nous exceptées, des partisans des organisatrices, c'est-à-dire de la libre-pensée. Aussi là comme du reste dans toute réunion dite publique, les votes émis n'ont aucune valeur au point de vue consultatif de l'opinion. Est-ce qu'on n'est pas toujours sûr d'avoir la majorité, voire même l'unanimité, avec des salles " faites " ? Et quelques voix dissi-

dentées ne contribuent-elles pas à augmenter l'illusion en faisant croire que la composition de l'auditoire a été fortuite ?

Quant aux organisatrices du Congrès, en agissant envers nous, qu'elles savent des adversaires irréductibles sur certains points, d'une façon aussi correcte, elles ont fait, non seulement preuve d'une courtoisie dont nous les félicitons cordialement, mais encore d'une habileté dont le parti féministe devrait leur savoir gré.

En effet, les libres-penseuses avaient beau être en majorité dans cette assemblée triée sur le volet des loges maçonniques, elle savent bien qu'elles sont l'infime minorité, une quantité négligeable dans la masse de la population ; et si nous leur reconnaissons, nous, le mérite d'avoir lancé l'idée féministe, force leur est bien de reconnaître que c'est nous, les femmes chrétiennes l'immense majorité des femmes françaises, qui seules pouvons la faire aboutir. Et il y a parmi les fervents de la libre-pensée des hommes qui ont l'intelligence d'en juger ainsi et la franchise de l'écrire et de le signer.

C'est bien en effet, un des leurs, et un des apôtres de la première heure, ce Jean-Bernard qui, sous des signatures diverses, expose dans des journaux qui nous reviennent de différents pays du monde son opinion, dont nous demandons à nos lecteurs la permission de leur citer quelques fragments, car elle honore plus encore que ceux qui en sont l'objet celui qui sait faire si loyalement abstraction de ses sentiments personnels au profit de la cause qu'il défend.

Il y a deux ou trois ans, lisons-nous dans *l'Echo de Mons* du 22 mars, sous un pseudonyme contresigné : Jean-Bernard, la cause du féminisme fit un grand pas. Tandis que beaucoup de républicains en France, beaucoup de libéraux en Belgique, se montraient hostiles aux droits des femmes, des catholiques éminents, après mûr examen, se rallièrent à ces idées de justice et d'égalité. *Le Patriote* publia plusieurs articles fort remarquables en faveur du droit des femmes.

Mais ce n'était là que le début d'un mouvement qui se dessina peu à peu et qui vient de s'affirmer par la création d'une revue dont le titre : *le Féminisme Chrétien*, est tout un programme.

L'apparition de cette revue est une des plus grandes victoires que la cause féministe ait remportée dans ce siècle.

Car c'est l'élément sérieux, pondéré, qui entre en lutte, apportant cette force énorme que possèdent ceux qui jouissent de l'estime et de la sympathie de ceux mêmes qui ne pensent pas comme eux.

Puis, après avoir cité une partie de notre programme, l'auteur conclut :

On voit tout de suite le terrain sur lequel entendent se placer les femmes qui viennent d'arborer le drapeau du féminisme chrétien.

Ce qui est à constater, c'est le but à atteindre et l'œuvre d'émancipation entreprise par toute une phalange de femmes d'élite qui sont d'autant plus fortes, qu'elles ont la foi qui commande le respect et prépare les grandes réformes du vingtième siècle.

Le *Féminisme Chrétien* marque une étape que je crois décisive ; car je considère ce qui vient de se passer comme une victoire extraordinaire du féminisme, victoire qui intéresse toutes les femmes qui ont souffert des injustices, des lois torses ou mal faites.

Et en réponse à notre lettre de remerciements, M. Jean-Bernard nous écrit :

... Comme féministe, et quoique non catholique, laissez-moi me féliciter de l'appoint considérable que votre initiative va apporter à la cause que je défends depuis quinze ans.

C'est en appuyant notre sentiment personnel sur de semblables témoignages venus du camp de nos adversaires, que nous avons pu dire, et que nous répétons ici : La question féminine est entre nos mains.

Oui, Mesdames, la question féminine est entre nos mains, car quoi que nous soyons à vos yeux, si infériorisées par l'idée religieuse que nous puissions vous paraître, nous sommes ce que vous n'êtes pas, ce que vous ne serez jamais : le nombre. Nous sommes l'immense majorité, et tant que vous n'aurez pas les femmes chrétiennes avec vous, vous n'arriverez à rien. N'avez-vous pas été obligées de reconnaître en plein congrès, par la bouche de votre présidente, qui a dit si bien tant de si bonnes choses, que ce que vous aviez obtenu jusqu'à présent, c'était "peu, très peu" ? Pourquoi donc si peu de résultats après une si grande somme d'efforts et d'intelligence de votre part ? Pourquoi, si ce n'est précisément parce que vous êtes une poignée, alors qu'il faudrait être une masse compacte, une armée marchant à l'assaut de cette inexpugnable citadelle de l'injustice sociale dont les abords sont défendus par le formidable rempart des préjugés ! Eh bien, cette masse compacte, elle est avec nous, prête à marcher avec nous, sous un drapeau qui lui inspire confiance ; mais pour l'amour... — nous allons dire : pour l'amour de Dieu, sans songer combien ce serait une mauvaise recommandation auprès de vous — ; pour l'amour de cette humanité dont nous croyons que vous rêvez le bonheur tout comme nous, pour l'amour de la cause féministe, Mesdames, n'en rendez pas l'accès impossible à cette masse que nous nous efforçons d'y amener parce que la victoire est à ce prix. Vous avez planté un sauvageon ; si vigoureux qu'il puisse être, il ne portera des fruits que quand nous l'aurons greffé. Nous avons eu le courage — pourquoi ne dirions-nous pas qu'il nous a fallu pour cela quelque courage ? — d'adopter votre titre "féminisme," quelle que soit la défiance qu'il ne pouvait manquer d'éveiller dans le milieu où nous nous apprêtons à le porter. "Féminisme chrétien !" nous a-t-il été dit cent fois, mais ce sont deux mots qui hurlent ensemble ! autant vaudrait dire : athéisme religieux." Et nous avons répondu à tous : Le féminisme est comme le patriotisme, le droit de tous et non le patrimoine exclusif de tel ou de tel parti : actuellement nous estimons

qu'il est le devoir social par excellence, et le devoir s'impose à tous, non pas facultatif, mais rigoureusement obligatoire. Et si la libre-pensée a envahi le féminisme au point qu'ils semblent inséparables l'un de l'autre, à qui la faute ? Qu'avez-vous fait, vous, les chrétiens, pour répondre à ces aspirations nouvelles créées par un ordre de chose nouveau, et qu'il importe d'enrayer, car les supprimer dorénavant, il n'y faut plus compter. Et si vous n'avez rien fait jusqu'ici, pourquoi ne commenceriez-vous pas maintenant que vous avez compris, non seulement ce qu'est le féminisme mais ce qu'il *doit* être ?

Et à notre appel, beaucoup et beaucoup qui n'attendaient qu'un signal, se sont levés et sont venus à nous, nous disant : "Marchez, nous vous suivrons partout où vous irez." Eh bien, Mesdames, encore une fois, ne vous appliquez pas à rendre impossible cette alliance que nous pouvons faire avec vous sur le terrain féministe exclusivement, cette alliance qui, de l'aveu d'un des chefs de votre parti, est la plus grande victoire que la cause féministe ait remportée dans le siècle. Croyez-vous vraiment que vous ne l'avez pas singulièrement compromise, ou tout au moins retardée pour longtemps, cette alliance si nécessaire, en faisant de votre Congrès une sorte de procès de réhabilitation de l'homme de Cempuis, de l'apôtre de l'amour libre et de la "maternité libre" ? Et encore en laisant une Paule Minck, cette furie sur le retour, hurler de sa voix cassée à tous les tournants de l'émeute, ses appels à la haine sociale, qui résonnent comme le glas de la guerre des classes, sauvage entre toutes ? Ah ! vous qui prétendez renouveler le monde par le féminisme, précurseur de l'humanisme sauveur universel, comprenez-le donc, l'amour ne lève pas de la semence de la haine, l'union ne se fait pas sur un terrain hérissé de pointes d'épées. Nous croyons à votre sincérité, nous nous refusons à admettre, comme vous en ont accusées ceux qui sans doute vous jugent d'après eux-mêmes, que vous soyez des ambitieuses affamées de popularité : absolument désintéressées nous-mêmes, il nous est facile de croire au désintéressement des autres : et c'est pourquoi nous vous disons aujourd'hui : Vous n'avez pas le droit de creuser plus profondément qu'il ne l'est déjà le fossé qui sépare du féminisme ce qu'un des vôtres veut bien appeler "l'élément sérieux, pondéré" : vous n'avez pas le droit d'inféoder à la libre-pensée, encore moins à l'immonde doctrine de l'amour libre, une cause qui est, qui doit être celle de toutes les femmes. Et si vous croyez sincèrement que le féminisme est la semence du bonheur pour l'humanité de demain, vous n'avez pas le droit de le rendre inacceptable à quiconque estime que le devoir est au-dessus du bonheur.

Marie Maugeret.

La Mode

Le Grand Prix a sanctionné nos appréciations sur la mode, nous donnant raison quant à la variabilité des goûts actuels. Qui, portait du pur 1830 non modifié aux manches, qui, du pur Louis XVI avec manches plates à peine bouillonnées aux épaules ; on a même vu quelques *drapés* Louis XV en mousseline légère, et des collets plus envolés que jamais. Quant aux coiffures, elles sont exquises, prodiguant les fleurs sous et sur le chapeau, de façon à encadrer le visage de la plus séduisante auréole.

CORSAGE FABIENNE.

C'est une blouse en mousseline de soie, mauve, rose ou bleue, garnie de bandes de soie de même teinte, brodée de fil d'or et d'argent. Des petites valenciennes se cousent au bord des bandes. La ceinture et le col sont en velours noir. Le col a un col rabattu en mousseline de soie plissée et garnie de dentelle. Les manches sont traversées sur le bouffant par un velours noir. Chapeau de paille noir, garni de plumes noires, d'une aigrette et de roses sans feuillage.

TOILETTE DE CAMPAGNE.

C'est une robe de piqué blanc à rayures bleues et noires. Corselet de piqué bleu pâle, voilé d'une chemisette de batiste écru à volants de dentelles blanches. Manches de batiste écru, garnies d'un sabot de dentelle ; le corselet est ouvert sur un petit gilet de piqué pareil à la robe avec petits boutons de strass. Gants de fil d'Ecosse blancs. Chapeau de paille rubis avec garniture de roses, de plumes blanches et de batiste écru. Petits souliers vernis et bas demi-soie noirs. Ombrelle de taffetas changeant bleu pervenche avec volant de mousseline.

LINGERIE.

Une nouveauté que les lingères ont saisie et mise en pratique, ce sont les jupons de soie à grands volants de mousseline : mousseline blanche ou batiste écru, ourlée de dentelle avec entre-deux mis en long, en travers, en large, en ondulations, en zig-zag ou en carreaux, car on fait tous

les dessins possibles avec les entre-deux. Ces volants coulissés par un ruban avec tête dépassante se détachent, se lavent et se recousent, ce qui constitue une économie tout en gardant un beau fond de soie. On vend deux volants avec chaque jupon, afin d'en avoir toujours un prêt à être cousu.

Pour lingerie d'été, du nansouk et de la batiste de couleur en parure complète. La "combinaison" des Américains (chemise et pantalon bouffant ne formant qu'un) est très pratique pour les chaleurs et prend de plus en plus, parce que cela tient peu de place sous les robes légères. Bien ajustée à la taille pour ne point se froisser sous le corset, la "combinaison" rend de grands services pour les bicyclistes, voyageuses, amazones, baigneuses, etc. Elle économise un peu le temps, ce qui est à noter.

Le crêpe de santé continue à être apprécié par les dames qui redoutent la flanelle à cette époque et peuvent sans crainte échanger le gilet pour ce tissu spongieux.

Les layettes ont à peu près la même coupe. On fait une douzaine de chemises et brassière de piqué premier âge, une autre douzaine pour le second âge ; chemises de fine toile ou nansouk festonné ; langes de piqué et de flanelle. Trois ou quatre douzaines de couches en fin coton ou en vieille toile. Cache-maillots en piqué blanc et de couleur. Pas de bonnet en cette saison. Au bout de trois mois, le caleçon-couche anglaise en finette avec boutons, chemises plus grandes avec boutons plats, en toile, et brassières de finette. Un collier d'ambre au cou (dont les propriétés sont si connues). Des blouses de piqué ou de cotonnade avec grand col festonné et manches courtes. Petit corsage de laine zéphir pour le soir. Tricots demi-bottes ou chaussons en laine zéphir ou piqué brodé. Petites robes à rabats en piqué brodé au point lancé. Capeline de batiste blanche coulissée pour le soleil. J'ai déjà dit que les pelisses d'été se font en piqué soutaché avec pélerine mobile, ou mieux en taffets blanc, bleu ou rose recouvert de mousseline brodée au plumetis ou incrustée de dentelle, ou rehaussée d'entre-deux

de valenciennes avec grand volant. Ces pelisses à pélerine sont légères et chaudes tout à la fois et d'une grande élégance, surtout si la capeline est assortie à la pelisse. Nous en avons vu une en moire blanche, doublée de fin surah et voilée d'une mousseline de l'Inde toute brodée. La pélerine était pareille avec haute broderie et la capote assortie. Les bavettes, de plus en plus riches, se font toujours en pointe, sortes de fichus brodés en mousseline sous lesquels on glisse un transparent de piqué ou de madapolam.

Pour les enfants de un à six ans, la lingerie demeure immaculée : du blanc et encore du blanc ; piqué, finette, pékiné croisé et cylindré, car maintenant les élégantes robes de bébé en linon se

font cylindrer ni plus ni moins des que serviettes, mais l'empois est très souple et se satire sous les cylindres.

A partir de six ans, on peut avoir des " combinaisons " en batiste de couleur pour fillettes, ce qui permet de ne leur mettre qu'un jupon pareil et une petite robe décolletée, chose très appréciable par la chaleur.

Quant à ces " messieurs," on les met en culottes à partir de cinq ans : culottes courtes ou longues en toile de Russie, piqué, lawn-tennis, voire même en tussor. Ils n'ont intérieurement qu'une chemise crêpe de santé, un caleçon de coton et un jersey de coton également.

Henriette d'Orvalle.

Miss Constance Gordon Cumming

III.

La veille de Pâques 1878, la " Colombe " franchissait " les Portes d'Or." Entraînée par des amis aux célèbres vallées du Sacramento et du Yosemite pour y passer trois semaines, notre touriste y resta trois mois, fascinée par les beautés écrasantes de ces montagnes. " J'ai assez erré dans le monde, dit-elle, pour reconnaître la beauté sans pareille, quand j'ai la bonne fortune de la rencontrer." Elle vit donc les merveilleuses vallées sous tous leurs aspects, au moment où leurs chutes d'eau et leurs torrents, rompant leur prison de glace, sont le plus formidables et à l'époque où ils deviennent " des rubans d'argent"; lorsque les fleurs printanières en profusion fabuleuse font assaut de splendeur, et quand les rares champs sont dorés par la moisson mûrissante. Ce monde de granit, qui semble avoir gardé les traces de la lutte des géants contre les dieux, éveilla une profonde sympathie dans la nature montagnarde de la voyageuse écossaise. Les beautés gigantesques des formes, pics se perdant dans les nues, portails immenses, dômes écrasants, cathédrales, obélisques, cascades, arbres géants, jointes à l'immensité silencieuse des solitudes, l'inondèrent de sensations inconnues, intenses, que troublèrent seuls de trop nombreux serpents à sonnettes! Mais si la puissante majesté de cette nature la domina, l'enchaîna, elle n'exerça pas sur elle la séduction, le charme magique de Ceylan, des Fidjis, et surtout de Tahiti. En un mot, elle fut vaincue plus que conquise.

Elle a su varier ses descriptions par des souvenirs de la Californie primitive et de sa colonisation, par des anecdotes soit humoristiques, soit terribles sur les chercheurs d'or, les premiers *ran-*

cheros, les *cow-boys* et autres bandits qu'il est convenu d'appeler " les pionniers de la civilisation "; et enfin sur la lutte de l'homme blanc contre l'homme rouge, lutte atroce de part et d'autre, il faut l'avouer.

Quel ne fut pas son étonnement, en quittant l'olympienne vallée, de se trouver étrangement célèbre dans la Sonora! Profitant un jour du long arrêt de la diligence dans un village, elle se mit à retoucher un croquis. " Ah! s'écria la maîtresse de l'auberge, vous devez être la dame dont j'ai entendu parler, qui fait des tableaux *tout comme un homme!* Eh mais! vous portez un chapeau d'homme! (elle était coiffée d'un feutre à larges bords.) En vérité, je crois que vous êtes un homme! Voyons, dites-moi la vérité. N'est-ce pas que vous êtes un homme?"

Miss Gordon Cumming, qui est grande, essayait vainement de la convaincre du contraire, lorsque, heureusement pour elle, arriva une toute jeune femme, petite, délicate et blonde, coiffée d'un feutre tout pareil au sien! Les doutes de l'aubergiste s'évanouirent.

Le moment était venu de se rendre au Japon et en Chine. De Canton à Pékin, de Nagasaki au sommet du mont Foudzi-Yama, a-t-elle écrit, tout fut si rempli d'intérêt, que dix-huit mois s'écoulèrent rapidement, avant que ma pensée se tournât de nouveau vers Havaï.

Les " Excursions en Chine " sont un tableau sincère de cette étrange civilisation qui semble condamnée à ne jamais couronner l'édifice commencé par elle, il y a tant de siècles. Pendant une année entière, miss Gordon Cumming l'observa et l'étudia sous les auspices les plus favorables.

Grâce à ses relations et à sa célébrité, elle vit s'ouvrir devant elle toutes les portes qui pouvaient s'ouvrir. Après Hong-Kong, la ville anglaise qui brûla en partie sous ses yeux, elle visita Canton, la ville chinoise par excellence, ses rues étroites et encombrées, où circule avec intensité la vie nationale, ses huit cents temples remplis de merveilles de l'art indigène, ses millions de boutiques agglomérées par catégories de commerce, sa fourmilière d'êtres humains qu'on peut à peine individualiser, même quant aux sexes, tant ils se ressemblent tous. Peu à peu le regard plus expérimenté remarque l'infime minorité des femmes ; celles qui marchent dans la rue ont de *vrais pieds* ; les belles dames "aux pieds de lis d'or" ont de trop bonnes raisons pour rester chez elles. Afin de les encourager à subir les atroces souffrances que nécessite l'acquisition de leur difformité, on en a fait un signe de distinction supérieure, et la vanité les a rendues braves. Quand elles veulent circuler dans leurs appartements, elles font signe à leurs *amah*, fortes filles qui leur servent de cannes, ou les portent sur leur dos, à califourchon ! On ne saurait imaginer usage plus disgracieux que celui de ces poneys humains !

Jamais, croyons-nous, le gynécée chinois, si jalousement fermé, ne s'est ouvert si largement pour une étrangère. Invitée à dîner, à prendre le thé chez de riches habitants, miss Gordon Cumming a pu donner de première main des renseignements trop souvent frelatés. Les dames chinoises bien franchement fardées, scientifiquement coiffées, vêtues des plus riches soieries brodées et superposées, surchargées de bijoux, se montrèrent fort hospitalières et courtoises, lui donnèrent consciencieusement d'affreuses migraines en la couvrant de fleurs et de parfums, et l'exposèrent à de terribles indigestions en la comblant de gâteaux et de sucreries qu'elle fut forcée d'accepter. De ville en ville, elle alla jusqu'à Pékin, vit en quelque sorte par surprise la *citê défendue*, le palais de l'Empereur, le Temple du Ciel où il officie en qualité de grand prêtre, escorté par deux cent trente-quatre musiciens et préside le banquet céleste où l'on offre des bœufs, veaux, chèvres, porcs, aux étoiles et aux divinités, selon leur rang, après quoi on brûle tout ce que les fidèles admis n'ont pas consommé. Ce qui impressionna le plus l'étrangère chrétienne, et il y avait de quoi, fut de voir que ce banquet était en réalité une communion sous deux espèces ! Qui se serait attendu à retrouver dans ce temple à la fois idolâtre et déiste un symbole se rapprochant ainsi de notre plus sacré mystère ?

De longues excursions sur les rivières, qui remplacent les routes dans la Chine méridionale, mirent la voyageuse en contact avec la vie rurale et les diverses missions chrétiennes.

En quittant la Chine, elle retourna au Japon, dont elle promet de parler prochainement.

Pour la seconde fois, elle dut retourner à San Francisco, faute de steamer allant directement de Yokohama aux îles Sandwich ou Havaïennes. Huit jours après son arrivée en Californie, elle s'embarquait pour le pays des volcans, pour la Terre de Feu.

La première impression de miss Gordon Cumming, en arrivant au but de son nouveau pèlerinage, fut un désappointement. Les îles enchantées du Sud firent du tort à ces masses volcaniques, aux côtes arides et dures, dont le coloris seul est frappant ; une fois à terre, elle trouva bien la végétation luxuriante et les fleurs éclatantes des Tropiques, mais tout lui parut artificiel ; et en effet tout a été créé par l'irrigation ; grâce à elle un Éden a remplacé un désert à Honolulu. Toutefois, ceci n'existe que du côté des vents alizés ; l'autre côté est verdoyant et frais ; Hilo est un séjour délicieux ; dans l'intérieur abondent les vallées fertiles, les ranchs où l'on élève le mouton et les bêtes à cornes, des forêts immenses où le bétail sauvage erre en liberté, des plantations de sucre et de riz envahies, comme partout, par les Chinois. Mais comment oublier les roches si fantastiquement pittoresques de Tahiti ? Comment admirer le Mauna Loa après le cône idéal du Foudzi-Yama ? Le Mauna Loa est bien haut de 4200 mètres, mais il s'élève trop graduellement, et ressemble à une baleine échouée sur un rivage nu. Cependant il y a de l'espoir pour l'avenir ; le Mauna Loa est une jeune montagne, en voie de formation ; elle promet, et si elle ne gaspillait pas autant ses matériaux, elle pourrait prétendre à rejoindre le ciel. Comment ne pas s'irriter contre les fantaisies d'un volcan vorace, qui s'amuse à rejeter constamment dans sa chaudière ce qu'il en a repoussé la veille ? Quand on a fait une ascension fort pénible, souffert par tous ses sens, brûlé ses vêtements, exposé peu ou prou sa vie pour venir admirer des lacs de feu, des cavernes d'enfer et des roches de 200 mètres, lancées d'un seul jet dans les airs, il est vraiment impatientant de ne plus trouver en arrivant ni lacs, ni cavernes, ni roches !

Tel fut le sort de miss Gordon Cumming ; les récits de plusieurs voyageurs des deux sexes avaient surexcité au plus haut degré ses espérances ; elle reçut une douche glacée, qui eût pu être agréable au physique, mais qui produisit un tout autre effet sur son humeur. Son guide la regarda stupéfait, mystifié, ahuri !

Néanmoins elle n'était pas venue si haut pour céder au premier désappointement ; il y avait encore de bien beaux détails à voir ; par exemple, le lever du soleil sur ce chaos nuancé comme un arc-en-ciel, les sommets blancs de neige, au-dessus

des hauts fourneaux incandescents. Enfin, sa persévérance triompha ! Le 1^{er} novembre elle écrivait : "C'était hier soir 'Halloween,' le grand festival du feu, célébré par nos ancêtres ; il l'a été royalement ici, car les esprits du feu se sont émancipés et mènent grand tapage." A partir de ce moment le fleuve de lave prit ses ébats ; en un jour il couvrit 3 kilomètres du terrain que venait de parcourir la voyageuse. C'était un nouveau lac, et sur sa nappe, sur ses bords, surgissaient de hautes fontaines coniques, d'où s'échappaient des gerbes de lave en fusion, retombant en rivières de feu qui coulaient "avec une vitesse de six nœuds à l'heure," disait un vieux marin présent. Impossible de s'arracher à la fascination ! Pour compléter la magie de ce spectacle sans rival, la pleine lune ajoutait sa pure et froide lumière aux teintes violentes du cratère, reflétées par les nuages et les colonnes de vapeur. L'artiste émerveillée, ensorcelée, passa deux nuits enveloppée de couvertures, s'efforçant de *prendre des notes en couleur*, afin de fixer, bien faiblement hélas ! des souvenirs auxquels les mots ne peuvent suffire.

Comme lady Brassey, elle disait : "Rien que pour voir cela, on ferait le tour du monde !"

Une Journée de la Grande Catherine

On vient de représenter, au Châtelet, un grand drame dont les épisodes sont pris dans l'histoire de l'impératrice Catherine. Nous empruntons à l'ouvrage du célèbre historien Walliszewski, (l'on, éditeur), un curieux chapitre, où se trouve peinte au naturel, et d'une façon très amusante et très pittoresque, la légendaire tzarine.

Nous allons essayer de raconter une journée de la vie si remplie et si diversement occupée qui fut celle de la grande souveraine ; une journée ordinaire, une de celles qui correspondaient au train habituel de son existence. Nous sommes en hiver et vers le milieu du grand règne, en 1785 par exemple, une année de paix. L'impératrice occupe le *Zimnyi Dvoriets*, le palais d'hiver. L'appartement particulier, au premier étage, n'est pas très vaste. En montant le petit escalier, nous arrivons à une pièce où une table, avec ce qu'il faut pour écrire, attend les secrétaires et autres personnages employés au service direct de Sa Majesté. Nous traversons cette pièce et pénétrons dans la chambre de toilette dont les fenêtres donnent sur la place du palais. C'est là que l'impératrice se fait coiffer devant un cercle restreint d'intimes ou de hauts fonctionnaires admis aux audiences matinales. C'est le lieu du petit lever de Sa Majesté. Il n'y a pas de grand lever. Deux portes s'ouvrent devant nous : l'une d'elles conduit à la salle dite des Diamants, l'autre dans la chambre à coucher.

.....

Depuis douze années, l'infatigable *globe-trotter* parcourait la terre en tous sens ; depuis cinq, elle s'imprégnait de la vie étrange et pénétrante des îles du Pacifique, lorsque des appels répétés la décidèrent à réintégrer son *home* d'Europe. Elle quitta, non sans chagrin, les îles Sandwich, pour revoir une troisième fois San Francisco, traversa les Etats-Unis, s'arrêta dans le Maryland, chez un neveu marié (où n'a-t-elle pas des parents, des amis ou des connaissances ?), et rentra en Angleterre avec un trésor de souvenirs, dont un seul détail pourra faire apprécier la richesse. Lors de l'Exposition coloniale qui eut lieu à Londres en 1886, elle fut en mesure de prêter au gouvernement anglais plus de *trois cents* aquarelles pour en orner les différentes salles !

"Je semble avoir perdu tout désir de voyager," disait récemment miss Gordon Cumming, mais elle voyage toujours par la pensée, en classant et retraçant, au grand profit et plaisir de ceux qui lisent, les phases si nombreuses et si diverses de son intéressante odyssee.

Marie Dronsart.

La chambre à coucher communique par le fond avec un cabinet de toilette intime, et par la gauche avec un cabinet de travail qui s'ouvre sur la salle des Glaces et les autres appartements de réception.

Il est six heures du matin. C'est le moment du réveil de Sa Majesté. A côté de son lit se trouve une corbeille, où, sur des matelas de satin rose garni de dentelles, dort toute une famille de petits chiens, compagnons inséparables de Catherine. Ce sont des levrettes anglaises. En 1770, le docteur Dimsdale, que l'impératrice a fait venir de Londres pour se faire inoculer la petite vérole, a offert à la souveraine un couple de ces animaux. Ils ont, depuis, fait souche, au point qu'on en voit dans toutes les maisons aristocratiques de Pétersbourg. L'impératrice en a toujours une demi-douzaine auprès d'elle et quelquefois davantage. Le sonneur du palais ayant sonné six heures, Marie Savichna Pierekousihina, la première femme de chambre de Sa Majesté, pénètre dans la chambre à coucher. Autrefois, Catherine n'appelait personne auprès d'elle en commençant sa journée ; elle se levait seule, et en hiver, allumait elle-même son feu. Les années ont changé cette habitude. Et voici qu'aujourd'hui Sa Majesté tarde à ouvrir les yeux. Elle s'est couchée la veille moins tôt qu'à l'ordinaire. Une conversation intéressante l'a retenue à l'Ermitage passé dix heures. Sans façon,

Marie Savinchna va trouver un divan, qui fait face au lit de la souveraine, s'y étend et saisit l'occasion propice d'un somme supplémentaire. Mais voilà l'impératrice sur son séant. Elle se lève. C'est elle qui, dans un instant, réveillera Marie Savinchna déjà endormie, Vite, au cabinet de toilette ! un peu d'eau tiède pour se laver la bouche et un peu de glace pour se frotter le visage : c'est tout ce qu'il faut pour le moment à Sa Majesté. Mais où est Catherine Ivanovna, la jeune Kalmouke, qui doit tenir prêts ces menus accessoires de la toilette matinale ? Toujours en retard, Catherine Ivanovna ! Quoi, il est déjà six heures un quart ! L'impératrice a un mouvement d'impatience. Nerveusement, elle frappe du pied. La voilà enfin : gare à la colère de Sa Majesté ! Catherine a brusquement pris des mains de la servante l'aiguillère de vermeil, et, s'en servant avec hâte, elle apostrophe la paresseuse :

— A quoi penses-tu, Catherine Ivanovna ? Crois-tu que cela va toujours se passer ainsi ? Un jour tu te marieras, tu quitteras mon service, et ton mari, sois-en sûr, ne me ressemblera pas. Il sera autrement exigeant. Catherine Ivanovna, songe à ton avenir !

C'est tout, et cela recommencera demain. En attendant, la souveraine passe vivement dans son cabinet de travail, suivie de ses chiens, qui ont attendu jusque-là pour quitter leur couche voluptueuse. C'est le moment du déjeuner. Le café est là, c'est bien. Est-il assez fort ? Il faut une livre de café pour cinq tasses comme a l'habitude d'en prendre l'impératrice. Un jour un de ses secrétaires, un certain Kozmine, venant au rapport, s'est trouvé transi de froid. L'impératrice a sonné.

— Une tasse de café pour ce malheureux qui grelotte !

Elle veut qu'il avale d'un trait le breuvage fumant. Mais qu'est-ce ? Le voilà qui se trouve mal ! Il a des palpitations de cœur. Parbleu ! on lui a donné du café préparé pour Sa Majesté et comme elle est seule à en pouvoir user, on n'a pas pensé que la tasse fût pour le secrétaire ; on n'a pas supposé que Sa Majesté voulût partager son déjeuner avec un simple *tchinovnik* de son espèce. D'ordinaire, Catherine ne partage son déjeuner qu'avec ses chiens. Le café impérial ne leur dit rien ; mais il y a de la crème bien épaisse, des biscuits et du sucre. Tout le sucrier y passe, et les biscuits aussi.

Maintenant, Sa Majesté n'a plus besoin de personne. Si ses chiens veulent prendre l'air, elle leur ouvrira elle-même la porte. Elle désire être seule et tout entière à son travail ou à sa correspondance, jusqu'à neuf heures. Mais où est sa tabatière favorite, celle qui doit toujours se trouver sur sa table de travail ? Un portrait de Pierre le Grand

qui en orne le couvercle est là, dit-elle, pour lui rappeler qu'elle doit s'appliquer à continuer l'œuvre du grand tzar. Catherine prise beaucoup, mais ne porte jamais de tabatière sur elle. Il faut qu'il y en ait à portée de sa main dans tous les coins de son palais. Elle ne se sert que du tabac qu'on cultive pour elle dans son jardin de Tsarskoïe-Sielo. En écrivant, elle a besoin de priser presque continuellement. Elle sonne : "Veuillez, s'il vous plaît, dit-elle à un valet de chambre qui entre, me chercher ma tabatière..." "Veuillez...", "Prenez la peine de...", sont les formules qu'elle emploie invariablement en parlant aux gens de son service, même les plus humbles.

Neuf heures sonnant, Catherine repasse dans sa chambre à coucher. C'est là qu'elle reçoit les fonctionnaires venant au rapport. Le préfet de police entre le premier. Sa Majesté est vêtue, à ce moment, d'une robe de chambre blanche en gros de Tours, à large plis flottants. Elle porte un bonnet de crêpe blanc, que l'ardeur du travail ou l'entrain de sa conversation épistolaire avec Grimm ont accidentellement mis de travers, en l'inclinant à droite ou à gauche. Le teint est frais, l'œil vif ; pourtant pour lire les papiers qu'on présente à sa signature, la souveraine met des lunettes.

— Vous n'avez pas besoin de cet appareil, vous, dit-elle à son secrétaire, Gribofski. Quel âge avez-vous ?

— Vingt six ans.

— Vous n'avez pas eu le temps, comme moi, de perdre la vue au service de l'Empire.

En entrant, Gribofski s'est incliné très bas. L'impératrice a répondu en saluant légèrement de la tête, après quoi, avec un sourire aimable, elle a tendu la main au secrétaire. A ce moment, Gribofski a pu observer qu'une dent — une dent de devant — fait défaut dans la bouche d'ailleurs bien meublée, de la souveraine. Il s'est penché pour baiser la main impériale, une main blanche et grasse, et a senti une pression de cette main auguste, en même temps que se faisait entendre la parole sacramentelle : "Asseyez-vous", l'invitant à commencer son travail. Travail interrompu fréquemment. Les ministres, les généraux, les haut fonctionnaires, auxquels on a assigné des audiences, se font annoncer et souvent l'impératrice daigne ne pas les faire attendre. Voici qu'on introduit le général Souvorof. Sans regarder la souveraine, de son pas automatique de soldat, il oblique à droite, où, dans un coin, une lampe toujours allumée brille devant l'image de Notre-Dame de Kazan. Il s'arrête devant l'icône, et trois fois se prosterne, en frappant la terre de son front. Ce rite accompli, il se retourne brusquement, comme à l'exercice, avance de quelques pas, et une quatrième génuflexion le met aux pieds de la tsarine.

— De grâce ! n'avez-vous pas honte?... murmure celle-ci.

Elle le fait asseoir, lui adresse coup sur coup deux ou trois questions, auxquelles il répond sur le ton d'un troupier interrogé par un corporal, et elle le renvoie au bout de deux minutes. D'autres personnages arrivent. Mais soudain, on vient dire un mot à l'oreille de l'impératrice ; elle fait un signe de tête, et tout le monde se retire : c'est le favori en titre, Patiorkine, Lanskoï ou Mamouf, qui demande à entrer. Pour lui, Sa Majesté est toujours visible, et, quand il paraît, il fait disparaître tout le monde.

Cela dure jusqu'à midi, plus tard jusqu'à une heure, quand l'heure du dîner a été reculée d'une heure ou deux. Ayant congédié son secrétaire, l'impératrice se rend alors dans son cabinet de toilette intime, où elle procède à une toilette complète, s'habille et se fait coiffer par son vieux coiffeur Kozlot. Son costume, en dehors des jours de cérémonie, est des plus simples ; une robe ouverte et flottante, dite "à la moldave", avec des doubles manches — celles de dessous en étoffe légère, plissées jusqu'au poignet, et celles de dessus fort longues, en étoffe pareille à la jupe et relevées au bas du dos. La robe est de soie violette ou grise ; pas de bijoux, aucun insigne indiquant le rang suprême ; des souliers commodes à talons très bas. Catherine ne met de coquetterie que dans l'arrangement de sa coiffure : elle porte les cheveux relevés en arrière et découvrant entièrement le front, dont elle se plaît peut-être ainsi à signaler le développement. Ses cheveux sont épais et très longs ; quand elle est assise devant sa table de toilette, ils tombent jusqu'à terre. Les jours de toilette parée, un diadème en couronne l'édifice savant, dressé par les mains habiles de Kozlof ; mais alors, la soie de la robe est remplacée par du velours incarnat, et le costume ainsi transformé, quoique conservant à peu près la même coupe aisée, prend le nom "d'habit russe". Il devient indispensable pour paraître à la cour, tout en imposant de lourds sacrifices aux jeunes femmes que désole l'idée de ne pas être mises à la mode de Paris.

Sa toilette intime terminée, Catherine passe dans la chambre de toilette officielle, où on achève de l'habiller. C'est l'heure du petit lever. Le nombre de ceux qui ont le privilège d'y assister est restreint ; malgré cela, la chambre est pleine. Il y a là, d'abord les petits enfants de l'impératrice, qu'on lui amène invariablement à ce moment ; puis le favori en titre ; quelques intimes, comme Léon Narychkine. Il y a aussi le fou de cour qui est une personne de beaucoup de raison : Matrena Danilevna remplit cet office, qu'elle cumule d'ailleurs avec celui de rapporteuse. Elle égaye la souveraine par ses plaisanteries, et Catherine est

tenue au courant, par elle, de tout ce qui se fait ou se dit à la cour comme à la ville, des cancans mis en circulation depuis la veille et même des secrets de famille les mieux gardés.

Mais voici l'impératrice assise devant sa toilette, une superbe toilette en or massif. Ses quatre femmes de chambre s'empressent autour d'elle. Ce sont quatre vieilles filles, qu'elle garde à son service depuis son avènement et qui ont passé avec elle l'âge des amours. Elle ont d'ailleurs été toujours fort laides. L'une d'elles, Maria Stiepanovna Aleksieievna, se farde outrageusement. Toutes sont russes. Donnant à ses sujets un exemple qu'ils n'ont guère suivi jusqu'à présent, Catherine n'a absolument que des domestiques russes à son service. Voici donc Maria Stiepanovna présentant à la souveraine un morceau de glace, avec lequel elle se frotte encore les joues en public, pour prouver qu'elle-même n'a pas recours aux artifices de coquetterie dont use sa femme de chambre ; la vieille Palakoutchi lui pose sur les cheveux un petit bonnet de crêpe, correctement ajusté cette fois ; les deux sœurs Zvierf lui passent quelques épingles, et la toilette de Sa Majesté est terminée. La cérémonie a duré en tout dix minutes, pendant lesquelles Catherine a adressé la parole à quelques-uns des assistants.

A table maintenant. Jusqu'à l'époque de la guerre de Suède, le dîner de Sa Majesté a eu lieu à une heure. A ce moment, les occupations dont Catherine fut surchargée firent retarder l'heure du repas, qui depuis demeura fixée à deux heures. Les jours ordinaires, il y a habituellement une dizaine de convives à la table de Sa Majesté.

Le dîner dure une heure environ. Des mets très simples. Catherine n'a souci d'aucune recherche à cet égard. Son plat favori est du bœuf bouilli avec des concombres salés. Comme boisson, de l'eau avec du sirop de groseilles. Plus tard, sur une recommandation des médecins, un verre de madère ou de vin du Rhin. Comme dessert quelques fruits, des pommes ou des cerises, de préférence. Parmi ses cuisiniers, il en est un qui fait une cuisine détestable. Des années ont passé sans qu'elle s'en aperçût. Quand on le lui a fait remarquer, elle a refusé de congédier le gâte-sauce, disant qu'il était depuis trop longtemps dans sa maison. Elle s'informe seulement du jour où il prend son service, et dit alors en se mettant à table :

— Mesdames et messieurs, il faut prendre patience ; nous avons une semaine de jeûne devant nous.

Deux fois par semaine, le vendredi et le samedi, Sa Majesté fait maigre, et alors elle n'a à sa table que deux ou trois personnes.

Il convient d'ajouter que, pour faire meilleure chère, ses convives n'ont pas besoin de quitter

l'enceinte du palais. La table de Sa Majesté est médiocrement servi, et Catherine veille à ce que la dépense en soit très modique; mais la table du favori Zoubof, celle de son protecteur le comte N. I. Saltykof et celle de la comtesse Branika, la nièce de Patiomkine, qui toutes les trois sont défrayées sur la cassette impériale, reviennent, en 1792 à 400 roubles (2,000 francs) par jour, sans compter les boissons, dont le coût, avec le thé, le café et le chocolat, est 200 roubles par jour également.

Après le dîner, quelques instants de causerie, puis tout le monde se retire. Catherine prend en main son métier à broder, travail auquel elle est habile, et Betzky lui fait une lecture. Quand Betzky, vieillissant, commence à perdre la vue, elle ne le remplace pas; elle lit elle-même en se servant de ses lunettes. Une heure encore se passe ainsi, et voilà qu'on lui annonce son secrétaire: deux fois par semaine, il arrive avec le courrier, qui est aussitôt dépouillé. Les autres jours, ce sont encore les fonctionnaires qui se succèdent, présentant des rapports, demandant des instructions. A ce moment l'impératrice a souvent auprès d'elle ses petits-enfants avec lesquels elle joue dans les instants de répit que lui laissent les affaires. Quatre heures sonnant, elle a bien gagné le repos et la récréation qu'elle va maintenant s'accorder. A travers la longue galerie qui relie le palais d'Hiver à celui de l'Ermitage, elle se rend dans ce séjour favori. Lanskoï, ou Mamonof, ou Zoubof l'y accompagnent. Elle examine ses nouvelles collections, préside à leur arrangement, fait une partie de billard et, quelquefois, s'amuse à tourner de l'ivoire. Six heures: c'est le moment du retour aux appartements de réception, où vont avoir lieu les entrées. Catherine fait lentement le parcours de ses salons, distribue quelques mots aimables, puis se met à la table de son jeu. Elle joue le whist à 10 roubles le robre, le rocambole, le piquet ou le boston. Toujours à très bon marché. Ses partenaires habituels sont: le comte Razoumofski, le feld-maréchal comte Tchernichof, le feld-maréchal prince Galitzine, le comte Bruce, le comte Stogonof, le prince Orlof, le prince Viazemski et les ministres étrangers. Catherine donne la préférence aux deux premiers, parce qu'ils jouent serré et n'essayeront pas de la faire gagner. Elle-même s'y applique de son mieux. Le chambellan Tchertkof, qu'elle admet parfois à faire sa partie, se met régulièrement en colère, reproche à la souveraine de jouer de travers, et parfois de dépit, jette ses cartes au nez de Sa Majesté. Elle ne s'en offense jamais, défend comme elle peut sa manière de jouer, prend à témoin les assistants. Un jour, elle en appelle au jugement de deux émigrés français, qui assistent à la partie.

— De beaux arbitres! s'écrie Tchertkof. Ils ont trompé leur propre roi!

Cette fois, Catherine impose silence au mauvais et trop indiscret joueur. On voit qu'elle a beaucoup à faire pour maintenir à sa cour le ton qui devrait y régner. Une autre fois qu'elle joue au whist avec le comte Stogonof, le général Arharof et le comte Stackelberg, Stogonof perd constamment. A un moment, n'y tenant plus, et oubliant toutes les convenances, il se lève avec emportement, abandonne la partie sans l'achever, et, le visage enflammé, la voix rauque, se met à arpenter la grande *salle des Diamants*, en donnant libre cours à son irritation:

— Tout mon argent y passera!... Cela ne Vous fait rien, à Vous, ce perdre!... Mais moi? Je serai bientôt sur la paille!

Trouvant qu'il dépasse la mesure, Arharof veut intervenir, mais Catherine l'arrête:

— Laissez donc! Voilà cinquante ans qu'il est comme cela. Vous ne le changerez pas, ni moi non plus.

Le jeu s'arrête invariablement à dix heures. Sa Majesté se retire alors. Sauf les jours de réception, il n'y a pas de souper, et ces jours-là même, Catherine ne se met à table que pour la forme. Rentrée dans son appartement particulier, elle passe aussitôt dans sa chambre à coucher, boit un grand verre d'eau bouillie et se met au lit. Sa journée est finie.

K. Waliszewski,

Catherine avait, à cette époque, environ cinquante ans. Voici, d'après le prince de Ligne, quelle était sa physionomie.

PORTRAIT DE CATHERINE

Elle était encore bien. On voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie: la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables, mais ce front disait tout. Sans être un Lavater, on y lisait comme dans un livre: génie, justice, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté: la largeur de ce front annonçait les bases de la mémoire et de l'imagination; on voyait qu'il y avait place pour tout. Son menton un peu pointu n'était pas absolument avancé, mais il était loin de se retirer et avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné moyennant cela, mais devait plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitaient ses lèvres. Elle a dû avoir de la fraîcheur et une belle gorge: celle-ci ne lui était arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille qui avait été mince à rompre, mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle était propre, et,

si elle n'avait pas tant fait tirer ses cheveux qui auraient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle aurait été bien mieux. On ne s'apercevait pas qu'elle était petite.

Prince de Ligne.

Sa conversation?... Grimm en a vanté le charme et l'esprit dans une lettre dont nous détacherons ce fragment :

LA CONVERSATION DE CATHERINE

Il faut avoir vu, dans ses moments, cette tête singulière, ce composé de génie et de grâce, pour avoir une idée de la verve qui l'entraînait, des traits qui lui échappaient, des saillies qui se pressaient et se heurtaient pour ainsi dire en se précipitant les unes sur les autres comme les eaux limpides d'une cascade naturelle. Que n'a-t-il été en mon pouvoir de coucher littéralement par écrit ces causeries ! Le monde aurait possédé un fragment précieux et peut-être unique pour l'histoire de l'esprit humain. L'imagination et l'entendement étaient également frappés par ce coup d'œil d'aigle profond et rapide, dont la portée immense passait comme un éclair. Et comment, dans ce passage subit, saisir au vol cette foule de traits lumineux, déliés, fugitifs?...

Grimm.

Terminons, en puisant dans les œuvres de l'impératrice

QUELQUES PENSÉES

Recette pour rendre quelqu'un parfaitement gai : Prenez le patient, renfermez-le tout seul dans un carrosse à deux places, menez-le vingt-cinq

verstes, faites-le descendre, conduisez-le à la messe, qu'il y reste depuis le commencement jusqu'à la fin debout, régalez-le ensuite de deux audiences, après quoi qu'il se déshabille, puis qu'on lui donne à dîner avec une douzaine de personnes : vous verrez qu'il sera gai comme un pinson.

* * *

Savez-vous pourquoi je crains la visite des rois ? C'est parce que, ordinairement, ce sont des personnages ennuyeux, insipides, et qu'il faut se tenir droit et roide avec eux. Les personnages renommés tiennent encore mon naturel en respect. Je veux avoir avec eux de l'esprit comme quatre ; quelquefois avec eux je mets cet esprit comme quatre à les écouter, et comme j'aime à jaser, le silence m'ennuie.

* * *

On peut avoir de l'esprit, du talent, des mœurs, de la vertu, de la raison impunément, mais non de la gloire, des succès, de la fortune, et surtout de la faveur.

* * *

Rempoter une victoire n'est rien ; une terre, c'est quelque chose ; de l'argent c'est tout. Les riches ont un très étonnant empire sur l'espèce humaine, puisque les rois même finissent par respecter ceux qui se sont enrichis.

Catherine II.

Lettre d'une Mairaine à sa Filleule

Je ne saurais trop vous engager à prendre sur vous-même les sommes destinées aux bonnes œuvres, et à appeler à votre secours seulement vos parents, et tout au plus vos vieux amis. Il s'est établi depuis quelque temps dans le monde des abus singuliers ; l'origine en est bonne et honorable, mais les conséquences ont un peu faussé le principe. Rien de meilleur en soi que l'association à propos d'œuvres charitables, et c'est en vertu de cette conviction que je vous conseille de solliciter vos parents et vos amis intimes, ceux-là surtout qui ne sauraient s'occuper eux-mêmes de charité, et de leur demander leur coopération ; mais cet usage a pris des proportions étranges : les loteries pour les pauvres, les quêtes des dames patronnesses, s'adressent indistinctement à tout le monde ; on prélève ainsi des impôts fort onéreux sur des jeunes gens qui n'o-

sent refuser une *maitresse de maison*, et qui dînent plusieurs jours avec du pain sec afin de récupérer la pièce d'or dont il ont dû faire le sacrifice, sans même avoir la consolation d'en connaître l'emploi. Il y a de plus quelque chose de choquant à voir des *quêteuses* couvertes de dentelles, de soieries d'un grand prix, et obligeant même les individus qui leur sont presque inconnus à des sacrifices dont elles ne donnent pas l'exemple ; si ces dames de charité voulaient bien consentir à retrancher quelques-unes des superfluités qu'elles achètent pour leur toilette, elles pourraient faire autant de bien et seraient dispensées de demander à des personnes tout à fait étrangères les sommes nécessaires pour soulager les infortunes qui les intéressent. Il est fort naturel de mettre à *contribution* des parents ou des amis riches ; — il l'est beaucoup moins de s'adresser indistinctement à

tout le monde, sans tenir compte, soit de la modicité des ressources, soit enfin du désir bien naturel d'employer soi-même l'argent que l'on peut consacrer à la charité.

Vous trouverez dans le travail une ressource qui vous aidera à augmenter votre budget charitable. Je ne veux pas vous conseiller de faire vous-même les vêtements que vous distribuerez, parce que je crois que vous pouvez employer votre temps d'une façon plus productive; les travaux de *grosse couture* sont ceux qui se payent le moins cher; les objets de luxe, ceux dont la valeur réside dans le bon goût de l'*arrangement*, sont au contraire d'un prix fort élevé. C'est surtout à ceux-ci que je vous engage à consacrer vos loisirs; l'économie que vous ferez sur les *façons* de vos robes, de votre lingerie fine, des bonnets, berthes, cravates, etc..., vous permettra de secourir bien des infortunés, et de payer non-seulement les étoffes destinées aux vêtements des pauvres, mais encore la *façon* de ces vêtements, pour lesquels vous emploierez des ouvrières manquant d'ouvrage, combinaison que vous fournira l'occasion d'une double charité.

J'ai toujours trouvé que dans l'éducation des femmes on faisait une part bien large à ce qui est le superflu, et que cette part empiétait nécessairement sur l'utilité; j'ai essayé de vous élever à ma guise, et j'ai dirigé vos travaux d'abord vers les choses solides. Mais vous étiez bien jeune quand vous m'avez quittée... : avez-vous persévéré dans les habitudes que j'ai voulu vous faire contracter? Ne les négligez pas, mon enfant, communiquez-les, par votre exemple, à votre jeune belle-sœur. Songez qu'il n'est rien de plus essentiel pour une femme que de savoir faire elle-même la plupart des objets qui servent à son habillement; quelle que soit sa condition en ce monde, cette science lui sera précieuse; cette condition peut changer, car il est possible que des revers l'atteignent; — lors même que ce malheur n'arriverait pas, il peut lui être fort utile, à un moment donné, dans quelque campagne écartée par exemple, d'être capable de diriger une femme de chambre ou bien une ouvrière malhabile. Dites, par conséquent, à Aline, et de *ma part*, puisqu'elle veut bien me demander des conseils, que je l'engage fortement à donner seulement deux heures par jour aux arts d'agrément, et à employer le reste de son temps à des travaux utiles. Si vous n'avez pas assez d'expérience pour vous diriger vous-même, faites venir une ouvrière, et faites-vous indiquer l'art de tailler et d'*apprêter*, depuis ses premiers éléments. Les autres travaux, tels que la broderie, la tapisserie, etc., sont des travaux de luxe, qu'il faut adopter à titre de distraction, au lieu d'agir comme certaines femmes que j'ai connues: elles payaient fort cher pour les *façons* de leurs robes

et mantelets, en se déclarant incapables d'y travailler, et s'occupaient d'ouvrages tout à fait superflus, que la modicité de leurs ressources aurait dû leur interdire. Ne serez-vous pas bien heureuse et bien fière de faire vous-même les objets qui contribueront à embellir votre fille? Celle-ci, qui vous aura toujours vue occupée *utilement*, prendra elle-même et sans peine cette bonne habitude du travail, que je prêche non-seulement au point de vue de l'économie, mais aussi parce que je la considère comme l'une des meilleures conditions pour entretenir l'ordre, la paix et la bonne humeur dans l'intérieur des familles. Examinez en effet l'existence des femmes qui ne savent pas travailler, de celles qui croient qu'elles sont suffisamment occupées parce qu'elles ont près d'elles une tapisserie, commencée (cepus une époque immémoriale; rien ne les oblige à rester au logis; elles dépensent leurs heures en courses inutiles, en visites multipliées, et prennent l'habitude d'une dissipation qui n'est point faite pour les contenter; elles s'ennuient chez elles, et s'ennuient aussi chez les autres; elles espèrent trouver l'amusement dans le changement, et l'inutilité de leurs tentatives ne les éclaire pas sur le néant de leur existence; comme elles ne se plaisent pas dans leur intérieur, on ne se plaît pas près d'elles; il leur manque cette habitude précieuse de rester près de leur table à ouvrage, et de trouver dans leur travail plaisir et profit; si elles avaient des travaux utiles, elles n'abandonneraient pas facilement leur intérieur, et sauraient distribuer leur temps de façon à n'en donner qu'une partie aux exigences mondaines; car je ne voudrais pas, — il est bien superflu de vous en avertir, — je ne voudrais pas que votre mari trouvât en vous seulement une ouvrière toujours penchée sur son travail, et qui ne saurait occuper que ses doigts; je prétends, je soutiendrai toujours qu'il y a place et temps pour tout dans une existence bien ordonnée: la matinée sera consacrée aux travaux utiles; si des visites obligent à sortir, on fait disparaître ces travaux, et l'on va s'acquitter des devoirs imposés par les relations que l'on a avec la société; si, au contraire, on n'est pas forcée de sortir, on quitte aussi les travaux de couture, et l'on dispose toutes choses de façon que le chef de la famille, rentrant au logis, ne soit pas ennuyé par l'étalage des outils, des patrons et des étoffes; c'est l'heure des travaux que je vous signalais tantôt comme étant des travaux de luxe: on brode, on fait de la tapisserie, on lit un livre intéressant; — et les heures s'écoulent ainsi paisibles, toujours trop courtes, et laissant après elles cette satisfaction intime qui est inconnue aux femmes oisives.

Mais à côté de ces devoirs il faut savoir faire place aussi aux exigences du monde, aux relations

qui peuvent être agréables et même utiles à votre mari, et par conséquent à vous-même. Je ne parle pas ici de vos rapports avec quelques amis intimes, dont les visites ne changent rien pour ainsi dire à vos coutumes; ceux-ci viennent dîner avec vous, passer la soirée près de la table où vous travaillez avec Aline; s'ils aiment la musique, votre piano est là, près de vous, et il vous est facile de varier les plaisirs de la soirée et de faire entendre les œuvres que votre auditoire préfère lorsque vous verrez que la conversation languit un peu. Dans tous ces menus détails, consultez avant tout les goûts et les convenances de ceux qui vous entourent; pour être véritablement digne du titre honorable de *maîtresse de maison*, il faut savoir observer les goûts des personnes que l'on reçoit, et les satisfaire autant que cela dépendra de vous, en sacrifiant toujours, et sans hésitation, votre convenance particulière. Lors même que vous exécuteriez très-brillamment un morceau de piano, abstenez-vous de le faire entendre si votre auditoire n'avait pas le goût musical, et lors même qu'il l'aurait, gardez-vous d'interrompre une conversation animée pour accaparer l'attention à votre profit et pour faire admirer votre talent de pianiste. Je ferai la même recommandation à Aline, qui chante fort agréablement, à ce que vous me dites: les arts d'*agrément* doivent, pour mériter cette dénomination, se produire pour l'agrément d'autrui, non pour l'agrément de la maîtresse de maison, désireuse de recueillir ces compliments que chacun lui adresse comme pour s'acquitter d'une dette de politesse. Parmi les exagérations courtoises de ces compliments, il est toujours facile, lorsqu'on n'est pas aveuglée par la vanité, et trompée par une personnalité qui veut tenir compte seulement de sa propre satisfaction, de discerner la part de la sincérité, et de reconnaître ceux qui ont éprouvé un plaisir véritable; c'est à ceux-là surtout que vous et Aline ferez entendre de la musique quand vous jugerez le moment opportun. En un mot, mes chères enfants, il ne faut jamais perdre de vue que vos talents sont destinés, non à vous faire briller, non à vous attirer des louanges, mais bien à procurer quelques moments de plaisir aux personnes que vous recevrez. La vanité est en toute occasion la pire des conseillères; quand on l'écoute, on arrive insensiblement à substituer son goût aux goûts des autres, et c'est justement le contraire qu'il faut se proposer. En musique même, et au point de vue uniquement musical, la vanité vous fera du tort; ne riez pas, ceci n'est point paradoxe de vieille marraine *prêcheuse* de profession, c'est la conviction d'une personne qui a beaucoup aimé la musique, et qui met son expérience à vos ordres: si vous voulez examiner sérieusement mon raisonnement, vous ne tarderez pas, j'en suis convaincue, à partager mon avis.

La vanité vous conseillera, en fait de musique, de rechercher surtout les *effets* produits par l'habileté; vous substituerez peu à peu la *difficulté* au charme, afin de faire admirer le talent qu'il faut déployer pour vous tirer à votre honneur de tous ces passages compliqués vous vous livrerez sur votre piano à des tours de force, qui sont, à parler net, de la jonglerie musicale. Aline, si elle écoutait cette funeste conseillère, que je prétends ruiner dans votre esprit, Aline essaierait aussi de se livrer à des fioritures extravagantes; elle voudrait *monter* très-haut, et donnerait des notes aiguës, perçantes, désagréables: elle se mêlerait, qui sait? d'enjoliver Mozart, et ajouterait des *traits* de la façon de son maître de chant à ces adorables mélodies, si simples et si complètes; des *traits*... Ah! le mot est bien trouvé... et quand on vous féliciterait sur l'habileté prodigieuse avec laquelle vous vous seriez tirées de ces passages si *difficiles*, il y aurait probablement plus d'un auditeur qui dirait *in petto*: "*Difficiles!* J'aurais voulu que ces passages fussent *impossibles!*" Cela s'est déjà vu et on l'a déjà dit.

Vos devoirs envers le monde ne se borneront pas à cette tâche douce et facile de réunir autour de vous quelques amis dont les goûts seront, à peu de chose près, analogues aux vôtres; il faudra savoir entretenir des relations même avec des maisons dans lesquelles vous ne trouverez pas un grand plaisir. Savoir *s'ennuyer* n'est pas seulement une obligation, c'est un devoir pour nous autres femmes; si l'on ne savait pas s'ennuyer, la société n'existerait pas, car elle ne subsiste que par des concessions mutuelles. Madame de Ch. . cette vieille amie de M. de Guymont, reçoit une compagnie un peu sérieuse pour votre âge; elle tient cependant à ce que vous ne la négligiez pas, elle tient à faire sa partie de whist, et vous sait fort bon gré de vous plier à ses goûts; les cartes vous ennuiant, à ce que vous m'écrivez, — eh bien! ma chère Hélène, vous surmonterez cet ennui, et la conviction d'être agréable à la vieille amie de votre mari rendra votre tâche plus facile. De quel droit demanderions-nous aux autres de s'accommoder à nos goûts, si nous refusions de nous imposer quelques sacrifices bien légers? Cela serait à la fois injuste et égoïste, et vous ne devez jamais perdre de vue que votre tâche en ce monde est de rendre la vie aussi agréable que possible à ceux qui se trouvent mêlés à votre existence. Cette tâche n'est, du reste, ni rude ni ingrate; elle rapporte plus qu'elle ne coûte, et j'ai toujours vu que les personnes bienveillantes, conciliantes, dévouées à leurs amis, semblaient plus satisfaites et plus heureuses que les caractères égoïstes n'ayant en vue que leur propre satisfaction. — A vous, ma chère Hélène, et à bientôt.

(A continuer.)

ENCORE MIEUX.

On s'entretient beaucoup dans le monde musical du dernier perfectionnement apporté dans la fabrication du piano Pratte ce qui, du jugement des personnes impartiales qui l'ont essayé, en fait un instrument HORS DE PAIR et capable d'éclipser tout ce qui a été produit jusqu'aujourd'hui.

Ce piano a tous les attributs du piano à queue. Il possède une qualité de son particulièrement sympathique et une finesse d'accent d'une intensité extraordinaire; le tout contrôlé par un doigté d'une délicatesse infinie, ce qui en fait un instrument unique.

Nombre d'artistes déclarent SANS RIVAL ce nouveau piano. La place nous manque ici pour entrer dans toute explication technique, mais nous invitons tout amateur à visiter les salles de la Compagnie No. 1676 rue Notre Dame, afin de se rendre compte, *de visu*, du prodigieux développement qu'a pris, dans les mains de MM. Pratte & Cie., une industrie artistique qui nous permet désormais d'entrer avantageusement en comparaison avec n'importe quelle contrée du Vieux comme du Nouveau Monde. Elle donnera en même temps une idée de la construction moderne d'un piano d'artiste. Nous ne saurions trop féliciter la Cie. pour sa marche constante vers un "toujours mieux," ainsi que pour les efforts qu'elle fait dans une marche ascensionnelle au lieu de suivre la tendance générale en fabriquant des instruments inférieurs à bon marché, ce qui est la négation même de tout principe artistique.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN

Sirop de Terebenthine
DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaires :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 233, Rue St. Paul, - MONTREAL.

Hotel Victoria . .
QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,
etc., etc.

PRIX MODERES.

Institut Kneipp
DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foin et autres Emmallements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.